

Dossiers lord Byron

N°16
Visions de l'Orient



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Lyrisme d'ailleurs : l'Orient dans les poèmes courts (p. 31)

“D'après le turc” (p. 31)

“Les tribus exilées” (p. 31)

“Festin de Balthazar” (p. 33)

“Complainte sur le siège et la conquête de l'Alhama” (p. 34)

“Les plaisirs des maisons d'été à Byzance” (p. 35)

“Stances pour être chantées sur un air hindou” (p. 36)

“La sérénade indienne” (Percy Shelley) (p. 37)

L'Orient byronien en perspective (p. 38)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°16, octobre 2021.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr .

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Écrivains, chercheurs, journalistes : — les Dossiers lord Byron sont une vraie revue, rédigée par de vraies personnes. Lorsque vous y puisez des renseignements, lorsque vous vous en inspirez, ayez la politesse d'indiquer vos sources. Ceux qui font cette revue connaissent très bien tout ce qui se rapporte à Byron ; ils font la différence entre les informations répétées d'une étude à l'autre, et celles qui ont exigé des efforts et du temps, des enquêtes, des recoupements. Ils savent quelles informations émanent de leur travail, et par conséquent, qui est venu se servir sans le dire.

Note éditoriale

Après Venise en 2019, ce 16^{ème} numéro prolonge en quelque sorte le voyage byronien en racontant le Grand Tour de 1809 sous l'angle oriental, en retraçant la genèse et la publication des contes turcs qui rendirent célèbre le poète. Des plus petits aux plus longs, des plus modestes aux plus prestigieux, tous les écrits de Byron liés à l'Orient sont évoqués, y compris certains textes rares, inédits en français. En complément sont proposés deux séries de textes montrant la pertinence des descriptions orientales de Byron : parallèles avec les récits d'autres voyageurs, et évocations du poète dans les récits de voyage.

L'illustration de ce Dossier fut une des plus faciles, les graveurs du XIX^e s'en étant donné à cœur joie. Nous espérons que le lecteur y découvrira quelques agréables surprises.

Nous reviendrons sur le thème de l'Orient dans le prochain numéro, qui sera consacré à Thomas Moore.

Illustrations

Couv. : Ill. pour *La Promise d'Abydos ; Les Beautés de lord Byron. Galerie de quinze tableaux tirés de ses œuvres* ; Giralton, 1839 ; p. 26.

P. 7 : "Ali Pacha, visir [sic] de Janina" ; Alphonse de Beauchamps : *Vie d'Ali Pacha, visir de Janina, surnommé Aslan, ou Le Lion* ; Villet, 1822 ; front.

P. 10 : Ill. pour *Le Giaour* : Leila jetée à la mer ; *The Poetical works of Lord Byron* ; Nimmo, 1875 ; p. 81.

P. 13 : Ill. pour *Le Giaour* : Leila à sa toilette ; *The Poetical works of Lord Byron* ; Murray, 1876 ; p. 68.

P. 16 : Ill. pour *La Promise d'Abydos* : Giaffir et Zuleika ; *The Poetical works of Lord Byron* ; Nimmo, 1875 ; p. 109.

P. 17 : Ill. pour *Le Corsaire* : Conrad emportant Gulnare ; *Beautés de lord Byron*, p. 52.

P. 21 : Ill. pour *Le Siège de Corinthe* : Alp et Francesca ; *Beautés de lord Byron*, p. 74.

P. 26 : "Constantinople : un marché d'esclaves" ; Adolphe Joanne : *Voyage illustré dans les cinq parties du monde* ; L'Illustration, s. d. ; p. 121.

P. 32 : "The wild gazelle" ; *The Complete poetical works of lord Byron* ; Routledge & sons, s. d. ; p. 428

P. 41 : [Byron rencontrant Ali Pacha] ; vign. pour les *Œuvres complètes de lord Byron*, 6^{ème} éd. ; Ladvoat et Delangle, 1827.

Indications bibliographiques

William Borst : *Lord Byron's first pilgrimage* ; Yale U. P., 1948 ; rééd. Archon books, 1969.

Bernard Jackson : "Byron and Islam" ; *Journal of European studies*, n°4, 1974.

Marilyn Butler : "Byron and the empire in the East", dans *Byron : Augustan and Romantic* ; éd. par Andrew Rutherford ; St Martin's, 1990.

Nigel Leask : *British romantic writers and the East* ; Cambridge U. P., 1992.

J. P. Donovan : "Don Juan in Constantinople : watching and waiting" ; *The Byron journal*, n°21, 1993.

Abdur Raheem Kidwai : *Orientalism in Lord Byron's Turkish tales* ; Edwin Mellen Press, 1995.

Naji B. Oujjean : *A Compendium of Eastern elements in Byron's Oriental tales* ; Peter Lang, 1999.

Reinhold Schiffer : *Oriental panorama : British travellers in 19th century Turkey* ; Rodopi, 1999.

Peter Cochran (éd.) : *Byron and Orientalism* ; Cambridge scholars publishing, 2006.

Elham Nilchian : "Gul and Bulbul : Persian love in Byron" ; *The Byron journal*, n°40.2, 2012.

Introduction : Restez fixé sur l'Orient

Qui l'Orient n'a-t-il pas fait rêver ? Pour tout Occidental, il est depuis des temps immémoriaux, l'un des grands axes de l'exotisme, cette traduction sociale de l'insatisfaction naturelle de l'être humain. Comme toutes les formes d'exotisme, le rêve oriental n'est bien souvent qu'une caricature, construite sur une connaissance indirecte, quand ce n'est pas sur de purs clichés parfaitement infondés. Mais cet inconvénient est de peu d'importance : ce n'est pas la vérité que cherche le rêveur.

À une époque marquée par une soif inédite de nouveauté et de connaissance, Byron fut un des principaux écrivains qui contribuèrent à donner aux lecteurs le goût de l'ailleurs, en l'occurrence celui de l'Orient. Même si la part de ses écrits consacrée au monde oriental resta minoritaire, cette spécialité devint inséparable de son identité d'homme et de poète : *Le Giaour* et *La Promise d'Abydos* n'ont jamais cessé d'être lus, et les Chants de *Don Juan* situés en Turquie comptent parmi les épisodes les plus appréciés. Car, au-delà de leur aspect coloré, ces œuvres nous transmettent une authentique vision de l'Orient, fondée sur une expérience vécue, globalement empathique quoique non dénuée de critique, et toujours personnelle.

Préambule : L'Orient avant le Grand Tour

1. « *Le Coran contient des passages tout à fait sublimes.* »

Nulle personne parmi celles que Byron fréquenta enfant et adolescent ne put lui communiquer une expérience directe : aucun aîné qui eût fait un grand voyage, personne qui fût allé commercer au loin, personne qui eût combattu sous d'autres cieux. Comme tout Occidental, c'est par les livres qu'il découvrit l'Orient. Et celui-ci se présentait sous trois principales formes.

L'Orient le plus évident et le plus partagé était celui qui lui était parvenu par la *Bible*, qu'il avait lue comme tout jeune Chrétien, et dont il devait garder profondément la marque toute sa vie. Socialement parlant, c'était un Orient trop lointain dans le temps, déjà considéré par beaucoup comme plus mythique qu'historique, mettant en scène des peuples disparus ou déçus, des empires dont il ne restait que le souvenir. Mais géographiquement parlant, il était resté bien vivant. Il se résumait souvent à quelques paysages immédiatement reconnaissables, dont les noms chantants étaient appréciés des poètes : la Judée, le Sinaï, la Galilée, le Jourdain — « un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes » disait Chateaubriand ⁽¹⁾ —, et tant d'autres. C'était encore cet Orient-là qu'avait repris le Tasse dans sa *Jérusalem libérée*, un grand classique que Byron, comme toute son époque, connaissait très bien.

Cette géographie biblique, Byron y fit plusieurs fois référence dans ses poèmes de jeunesse : par deux fois il évoqua le passé de Croisés de ses ancêtres, partis combattre « jusqu'aux plaines de Palestine » (« En quittant Newstead » [“On leaving Newstead”], 1803), au « pays de Judée » (« Élégie sur l'abbaye de Newstead » [“Elegy on Newstead Abbey”], vers 1804) ; ailleurs il peignit « les malheureux Israélites [...] sur les bords du fleuve de Babylone » (“Granta, un mélange” [“Granta, a medley”], 1806), annonçant ses *Mémoires hébreux* de 1815. Cet Orient-là ne lui était pas indifférent, mais ne suscitait en lui aucun rêve de pèlerinage comme il put le faire chez Chateaubriand ou Lamartine.

Un Orient moins occidentalisé semblait le passionner davantage. Nous savons, par une « liste de lectures » de 1807, dans laquelle il recensa avec franchise ce qu'il avait lu et ce qu'il n'avait pas lu, qu'il cherchait à connaître la poésie de tous les peuples :

Arabie — Mahomet, dont le *Coran* contient des passages tout à fait sublimes, surpassant de loin la Poésie européenne.

Perse — Ferdoussi, auteur du *Shah Nameh*, l'Iliade persane, Sadi, et Hafiz, l'immortel Hafiz, l'Anacréon oriental, ce dernier étant admiré au-delà de tout Barde des temps anciens ou modernes par les Perses, qui se réunissent devant sa tombe près de Shiraz pour célébrer son souvenir ; une splendide copie de ses œuvres est enchaînée à son Monument.

[...]

L'Hindoustan ne s'est distingué par aucun grand Barde, du moins le Sanscrit est trop imparfaitement connu des Européens, nous ne savons pas quelles reliques poétiques peuvent exister. — —

L'empire birman — Là les autochtones sont passionnément amateurs de Poésie, mais leurs Bardes sont inconnus.

Chine — Je n'ai jamais entendu parler d'aucun Poète chinois sauf de l'Empereur Kien Long, et de son ode au *Thé*; quel dommage que leur philosophe Confucius n'ait pas écrit de Poésie avec ses préceptes de moralité. — ⁽²⁾

(Un document plus tardif atteste également d'une lecture précoce des *Mille et une nuits* qui, malgré les déformations des traducteurs, restait un authentique livre oriental.)

À ces sources littéraires directes s'ajoutaient plusieurs études historiques importantes sur la Turquie : « Je connais chaque événement, depuis Tangralopix, et jusqu'après Othman I^{er} », prétendait-il, mentionnant *L'Histoire générale des Turcs* (*The Generall historie of the Turkes*, 1603) de Richard Knolles, et *L'État présent de l'empire ottoman* (*The Present state of the Ottoman empire*, 1668), de Paul Rycaut, deux ouvrages qu'il utilisa par la suite dans ses poèmes.

Cette érudition surprenante — il n'avait que 19 ans — a parfois été mise en doute par certains commentateurs ; elle fut pourtant confirmée par de nombreux proches de Byron, dont Thomas Moore. Il ne faudrait cependant pas se tromper : toutes ces lectures prouvent que Byron s'intéressait déjà à L'Orient, et non qu'il en avait une connaissance approfondie. Sa fascination naissante pour le monde oriental devait bien davantage à ses lectures fictionnelles. Il avait pu lire *Mejnoun et Leila* (*Mejnoun and Leila, the Arabian Petrarch and Laura*, 1797) de Benjamin Disraeli, *Gebir* de Walter Savage Landor (1798), ou *Thalaba le Destructeur* (*Thalaba the Destroyer*, 1801), de Robert Southey.

Mais il connaissait surtout par cœur le *Vathek* de William Beckford (1786), qui fut toujours son livre préféré (on en trouva un exemplaire dans sa malle à Missolonghi en 1824, juste après sa mort). *Vathek, conte arabe* avait été écrit en français, mais Byron lisait probablement ce roman dans la version anglaise de Samuel Henley parue avant la version française. Publiée d'abord sans le nom de l'auteur, et présentée comme authentiquement orientale, cette édition était agrémentée de « notes critiques et explicatives » qui passionnèrent le jeune poète autant que l'histoire elle-même, et dont il sut se souvenir lorsqu'il se mit à écrire sur l'Orient.

Note 43 , pag. 73. (le Bismillah). Ce mot, qui est à la tête des chapitres de l'Alcoran, excepté du dix-neuvième, signifie au nom du Dieu très-miséricordieux.

Note 46 , pag. 80. (rossignol, je sats ra rose). La passion du rossignol pour la rose, est célébrée dans tout l'Orient. C'est ainsi qu'en parle Messihî : viens, fille charmante, & prête l'oreille aux chants de ton poète. Tu es la rose même ; il est l'oiseau du printems, l'amour commande de chanter, & l'amour veut être obéi ; sois gaie, les fleurs du printems se fanent de trop bonne heure.

Note 53 , pag. 89. (Majnoun & Leilah). Ces personnages sont considérés par les Arabes comme les amans les plus beaux & les plus fidèles. Leurs amours ont été célébrées avec tous les charmes de la poésie dans chaque langue Orientale.

Exemples de notes de Vathek reprises par Byron dans Le Giaour.

Ce qu'il faut retenir ici, c'est que Byron ne se contentait pas d'apprécier des fictions dans le goût oriental. Il cherchait à travers elles à s'imprégner de la culture orientale ; elles étaient pour lui une porte ouvrant sur la réalité : la langue, les coutumes, l'Islam.

Car il semble que Byron ait eu très tôt une certaine connaissance du *Coran* et de l'Islam. Connaissance sans doute indirecte dans un premier temps, reposant sur des études peu fiables, mais qu'il corrigea ensuite progressivement. C'est ce que laisse entendre, malgré son ton caricatural, "À Mlle E. P." ("To Miss E. P."), un poème de 1806 :

Eliza ! quels fous sont les fidèles musulmans, qui chez la femme nient l'existence future de l'âme ; s'ils te voyaient, Eliza ! ils reconnaîtraient leur erreur, et cette croyance ferait face à une résistance générale.

Si leur prophète avait possédé un atome de bon sens, jamais il n'aurait exclu *les femmes* du Paradis ; au lieu de ses Houris qui ne tiennent pas debout, c'est *de femmes seulement* qu'il aurait peuplé son Ciel.

Et pour accroître encore vos calamités, non content de priver vos corps d'esprit, il vous assigne un pauvre mari à partager pour quatre — d'âme vous pourriez vous dispenser, mais cela qui pourrait le supporter ?

Sa religion n'est faite pour plaire à aucun des deux camps : dure avec les maris, fort impolie envers les femmes ; pourtant je ne saurais contredire ce qu'on a dit si souvent : « bien que les femmes soient des anges, dans le mariage se cache le diable ». (St. 1-4.)

La question de l'accès des femmes au paradis mise à part — cette mauvaise interprétation était fréquente à l'époque, et elle donne toujours lieu à des interrogations de nos jours —, les autres points mentionnés ici proviennent bel et bien du *Coran* (sourate 56, verset 22 pour les houris ; sourate 4, verset 3 pour le droit d'avoir quatre épouses).

De tels propos ne prouvent évidemment pas que Byron eût lu le *Coran* ; il pouvait aussi bien avoir pris ces éléments ailleurs. Mais la suite de son œuvre vint plutôt confirmer cette éventualité. Certains passages de ses contes orientaux pourraient faire directement écho au livre sacré : ainsi la description de la toilette de Leila dans *Le Giaour* (voir plus loin p. 13) mentionne la jacinthe et la grenade, nommées dans 55^{ème} sourate (versets 58 et 68).

De toutes ces lectures, de ces premières intrusions dans sa poésie, il est impossible de tirer des conclusions spécifiques. L'Orient dont parlait alors Byron restait conventionnel et livresque ; au moment où il allait être majeur et pouvoir enfin entamer son Grand Tour, il n'était qu'un objet de curiosité parmi d'autres.

Première partie : L'Orient du Grand Tour

1. « Une route aux contours plus amples. »

Faire son Grand Tour constituait une étape indispensable dans l'éducation de tout jeune homme de famille aisée, à plus forte raison dans celle d'un lord anglais. Il s'agissait d'une sorte de sanction matérialisant le passage à l'âge adulte. Mais Byron ne semblait pas être motivé par de tels enjeux : il rêvait seulement de fuir une société où il se sentait mal à l'aise, où il ne jouissait pas de la reconnaissance qu'il estimait mériter. Dans une lettre à sa mère de février 1806, la plus ancienne référence connue à un voyage, Byron parle simplement de « passer deux ans à l'étranger » et se propose d'aller en Allemagne, en Autriche ou en Russie ⁽³⁾, les destinations traditionnelles (la France et l'Italie) étant impraticables du fait des guerres napoléoniennes. Byron n'étant pas majeur, sa mère fit la sourde oreille.

L'envie de partir ne le quitta pas pour autant, et un itinéraire commença à se dessiner. Dans une lettre découverte assez récemment, nous voyons Byron marquer sa différence et, pour la première fois, affirmer son désir d'aller vers l'Orient :

Si la guerre est terminée quand je *deviendrai un homme*, je voyagerai non à travers la France & l'Italie, *tourniquets* habituels des fats & des *connaisseurs*, mais en Grèce & en Turquie en Europe, en Russie & dans toutes les parties de notre Globe que j'aurai particulièrement envie d'explorer. ⁽⁴⁾

C'est encore la même destination qui est prônée un an plus tard, en février 1808, décrite ironiquement et prophétiquement comme un « pèlerinage » (suite à une déchirure ou à des difficultés de déchiffrement, le texte présente des incertitudes, mais le choix des lieux n'en est pas moins clair) :

En janvier 1809 j'aurai 21 ans, et au printemps de la même année je partirai à l'étranger, non par le circuit habituel, mais par une route aux contours plus amples ; qu'en dites-vous ? êtes-vous disposé à voir le Péloponnèse ? [et] un voyage à travers l'Archipel ? Je plaisante un peu en vous faisant cette [proposition ?], mais suis très sérieux quant à mon intention, qui est

arrêtée sur un *pèlerinage* [vers l'Orient ?], à moins qu'une décision ou un incident politique ne m'oblige à ajourner. ⁽⁵⁾

Pourtant, pendant toute l'année 1808, Byron ne cessa de modifier son projet. La direction globale restait l'est, mais il ne parvenait pas à se fixer clairement un but final. En octobre, il indiquait à sa mère qu'il partirait pour la Perse ; mais le mois suivant, il lui parlait d'un départ pour l'Inde, donnant même des garanties d'implication :

... Avant que je ne m'embarque pour l'Inde, ce que j'espère faire en mars, si rien de particulier ne se produit. [...] J'aimerais que vous demandiez au Major Watson (qui est un ancien de l'East Indian) quelles choses seront nécessaires à mon voyage ; j'ai déjà mandaté un ami pour qu'il écrive à un Professeur d'*Arabe* à Cambridge, — pour quelques renseignements que j'ai hâte d'obtenir. — Je peux aisément me procurer des lettres du Gouvernement aux Ambassadeurs, Consuls, &c. et aussi aux Gouverneurs à Calcutta & Madras... ⁽⁶⁾

La piste indienne se confirma jusqu'à la fin de l'année. Byron manquait d'argent et cherchait à convaincre de son sérieux ; il n'était plus seulement question de découvrir la culture du pays visité, mais d'étudier sa philosophie profonde et d'en revenir transformé :

Je m'embarque (comme je vous l'ai déjà dit) au printemps ; pour cela j'ai de nombreuses raisons. En premier lieu, je voudrais étudier l'Inde, et la constance et les coutumes asiatiques. Je suis jeune, tolérablement vigoureux, mesuré dans ma façon de vivre ; je n'éprouve aucun plaisir dans cette dissipation à la mode, et je suis déterminé à élargir le champ au-delà de ce que sont accoutumés à faire les voyageurs. Si j'en reviens, mon jugement sera plus mature, et je serai encore assez jeune pour la politique. ⁽⁷⁾

Cette idée d'aller en Inde n'était pas forcément un leurre, comme l'ont cru certains commentateurs. En 1811, de retour chez lui, Byron écrivait à son ami Dallas : « ... Avant que le chevalier Harold ne quitte l'Angleterre, sa pleine intention était de traverser la Perse et de rentrer par l'Inde... » ⁽⁸⁾ Nous verrons que, tout au long du Grand Tour, l'itinéraire de Byron resta flou, celui-ci décidant au gré des propositions, et en fonction de ses moyens financiers, de poursuivre ou de rebrousser chemin.

2. « Je serai bientôt parmi les Musulmans. »

Lorsque Byron embarqua enfin le 2 juillet 1809, après avoir obtenu un prêt par son ami Douglas Kinnaird, rien n'était décidé. Il est certain que la Grèce et Constantinople comptaient parmi les étapes attendues, ainsi que l'Albanie, sur laquelle le fidèle Hobhouse, qui l'accompagnait, avait l'intention d'écrire un livre. C'est parce qu'ils ne voulurent pas attendre plusieurs semaines le bateau pour Malte que les deux amis décidèrent de gagner Lisbonne et de traverser la péninsule ibérique. Ayant repris la mer, ils arrivèrent ensuite à Malte, puis parvinrent enfin en Grèce.

Normalement, nous ne devrions pas mentionner la Grèce dans cette étude. Si ce pays est certes une porte sur l'Orient, il appartient pleinement à la sphère occidentale européenne. Mais tel n'était pas le cas en 1809. Depuis plus de trois siècles, la Grèce avait été conquise par les Turcs et elle était soumise au puissant empire ottoman. Quelques infimes parties avaient de temps à autre été reprises aux Turcs par la république de Venise, par l'Angleterre, la France ou la Russie, mais cela n'avait jamais duré. Comme Byron le répéta à son retour dans presque chacun de ses poèmes, le peuple grec était alors un peuple asservi : sa langue, sa religion, sa culture, étaient minoritaires. De nombreux Grecs s'étaient convertis à l'Islam ; des minarets ornaient désormais les villes. Turcs, Grecs et Albanais cohabitaient sans vraiment se connaître, et assurément, en se détestant les uns les autres. Seule l'inflexible autorité turque empêchait que ne s'installe le chaos. Cette situation complexe, cette interpénétration culturelle, eurent des conséquences directes et indélébiles sur la façon dont Byron conçut l'Orient, comme nous le verrons.

Nous ne retracerons pas ici l'itinéraire du Grand Tour. Le récit en a déjà été fait à maintes reprises, et dans le détail. Nous ne retiendrons du séjour en Grèce et en Asie mineure que les épisodes ayant offert à Byron un contact avec l'Orient.

De Malte, Byron écrivait le 15 septembre 1809 : « ... Je serai bientôt parmi les Musulmans. » ⁽⁹⁾ On sent dans cette phrase l'excitation devant la nouveauté, le contact tant attendu avec un monde différent, et peut-être un vague désir de confronter la vérité à l'image fantasmée qu'en avait tout Occidental. De ce côté-là, Byron fut amplement satisfait : dès son arrivée sur le sol grec, sa qualité

d'Anglais et son titre de lord lui valurent les égards des autorités turques, égards qui s'étendaient aussi à Hobhouse. À Préveza, en l'absence du vice-consul, ils furent reçus par son frère : ils dînèrent en abondance et goûtèrent pour la première fois au café et aux pipes qui clôturaient traditionnellement les repas.

Cet accueil chaleureux sembla les décider à franchir un pas supplémentaire en allant rencontrer le puissant Ali Pacha, vizir d'Albanie. Du port d'Arta, ils gagnèrent Ioannina (Janina), où ils arrivèrent au moment du début du Ramadan : le soir du 8 octobre, les minarets étaient illuminés et des coups de feu furent tirés, des détails que Byron reprit plus tard dans *Le Giaour*. Ali était alors occupé à guerroyer à Tepelenë, mais il avait envoyé à ses visiteurs des chevaux et une escorte. Le 20 octobre, ils furent enfin reçus :

Le jour suivant j'ai été présenté à Ali Pacha ; j'étais vêtu d'un uniforme complet d'officier avec un sabre tout à fait magnifique &c. — Le Vizir m'a reçu dans une large pièce pavée de marbre, une fontaine jouait au centre, l'appartement était entouré d'ottomanes écarlates ; il m'a reçu *debout*, un très grand compliment de la part d'un Musulman, & m'a fait assoir à sa droite. [...] — Sa première question a été pourquoi, à un si jeune âge, j'avais quitté mon pays ? (les Turcs ne conçoivent pas l'idée de voyager par amusement) ; il m'a dit ensuite que le Ministre anglais le Cap. Leake lui avait dit que j'étais d'une grande famille, & qu'il désirait exprimer ses respects à ma mère, lesquels je vous présente maintenant, au nom d'Ali Pacha. Il m'a dit qu'il était certain que j'étais homme de bonne naissance parce que j'avais de petites oreilles, des cheveux bouclés, & de petites mains blanches, et il s'est dit lui-même heureux de mon apparence & de ma tenue. Il m'a dit de le considérer comme un père tant que je serais en Turquie, & a dit qu'il veillerait sur moi comme sur son fils. — De fait, il m'a traité comme un enfant, me faisant porter des amandes & des sorbets sucrés, des fruits et des douceurs 20 fois par jour. — Il m'a prié instamment de lui rendre visite souvent, et la nuit quand il serait plus tranquille — je me suis donc, après le café & les pipes, retiré pour la première fois. Je l'ai vu trois fois par la suite. ⁽¹⁰⁾



Ali Pacha.

L'accueil très chaleureux d'Ali laissa à Byron un souvenir enchanté qui dura toute sa vie : en 1813, il était encore tout excité de recevoir une lettre du Pacha. Pourtant, il est possible qu'un malentendu ait présidé à cette rencontre : Lord Sligo, qui voyageait dans la région à la même époque, laissa entendre qu'Ali avait pris Byron pour le neveu du roi George III, ce qui expliquerait les égards et les cadeaux. Les petites oreilles et les mains blanches n'auraient été qu'une excuse ; Byron aurait été bien déçu de l'apprendre : pendant des semaines il en parla à tous ses correspondants, et en 1820 y fit référence dans une note de *Don Juan*, écourtée dans la version imprimée : « Je me souviens d'un Pacha de Souli faisant la remarque qu'il savait qu'un certain Anglais était *de noble naissance* — parce qu'il avait de petites oreilles — de petites mains & de soyeux cheveux bouclés. »⁽¹¹⁾

Comme Byron l'indique, il vit Ali à quatre reprises, dont une fois sans Hobhouse ; cette assiduité incita certains critiques à supposer que le poète avait poussé l'intimité jusqu'à s'offrir au vizir, soit par penchant (c'est ce que laissa entendre Bernard Grebanier⁽¹²⁾), soit par patriotisme, l'Angleterre et la France étant alors en compétition pour obtenir les faveurs du puissant chef (c'est ce dont s'était persuadé Peter Cochran⁽¹³⁾). Malgré quelques concordances, un tel scénario nous semble peu probable. D'abord parce qu'Ali avait 68 ans et devait être assez peu séduisant ; ensuite parce que Byron, qui ne pouvait garder un secret (c'est un des traits fondamentaux de sa personnalité), n'en parla jamais à personne. Jamais il n'aurait pu nouer de tels liens avec un homme dont il n'ignorait pas la sauvagerie et la dissimulation ; n'ajoutait-il pas un peu plus loin, dans la même lettre à sa mère : « Il a l'apparence de tout sauf de son vrai caractère, car c'est un tyran sans remords, coupable des plus horribles cruautés, très courageux & si bon général qu'on l'appelle le Buonaparte mahométan. »

Au cours de son voyage, Byron continua à entretenir d'excellentes relations avec les autorités turques. En chemin pour Tepelenë, il avait fait la connaissance des petits-fils d'Ali, Hussein et Mahmout, encore enfants. À Constantinople, le 18 mai 1810, Hobhouse et lui furent présentés au Capitaine Pacha, commandant la flotte ottomane. Le 10 juillet, par l'intermédiaire de l'ambassadeur anglais Stratford Canning, ils furent présentés au plus haut dignitaire de l'immense empire, le sultan Mahmoud II, qui venait juste d'accéder au trône. Ce dernier étudia furtivement l'apparence de Byron et déclara plus tard qu'il avait cru avoir affaire à une femme déguisée en homme ! Byron fut quelque peu déçu par la longueur et la complexité du protocole ; il ne mentionna cette visite dans aucune de ses lettres. Il s'en souvint néanmoins lorsqu'il composa *Don Juan*. Enfin, en août 1810, il se rendit seul à Tripolis pour transmettre à Veli, pacha de Morée et fils d'Ali, une lettre que ce dernier lui avait confiée :

Dans mon autre lettre, j'ai mentionné que Vely m'avait donné un beau cheval lors ma dernière visite, il m'a reçu en grande pompe, debout, m'a reconduit avec son bras autour de ma taille, et toutes sortes de civilités, m'a invité à venir voir son armée à Larissa, ce que j'aurais accepté, si cette rupture avec Ibrahim n'était survenue.⁽¹⁴⁾

Il ne faudrait pas croire, devant cette liste de contacts mondains, que Byron était tout entier conquis par le monde ottoman. De même qu'il savait parfaitement de quoi pouvait être capable Ali Pacha, il ne se faisait aucune illusion sur la politique sociale des Turcs. Plusieurs fois, il eut l'occasion de voir comment ils traitaient ceux qui les gênaient : en passant le détroit des Dardanelles, il avait vu flotter le corps d'un condamné abandonné aux crabes et aux poissons ; un peu plus tard, au pied des murs du sérail de Constantinople, il avait encore vu des chiens dévorer les corps de « quelques janissaires réfractaires »⁽¹⁵⁾. Il eut tout loisir de constater à quelle servitude les Turcs réduisaient les Grecs ; il put voir aussi comment ils traitaient les prisonniers russes.

Byron découvrait les voyages et se trouvait pour la première fois confronté aux différences culturelles. Au lieu de se fermer comme le fit Hobhouse, qui les traitait de « barbares incultes et rendant inculte »⁽¹⁶⁾, Byron avait l'instinct de s'immerger tel un ethnologue : en se rapprochant des Turcs, il se donna une chance de comprendre leur façon de penser, et d'entrevoir qui ils étaient vraiment. Il découvrit ainsi qu'il pouvait exister un certain décalage entre le langage officiel et la réalité.

D'Athènes, en 1810, il témoigna de pratiques que l'Islam n'était pourtant pas censé approuver :

Avant-hier le Voïvode (ou gouverneur d'Athènes) et le Mufti de Thèbes (une sorte d'évêque musulman) ont soupé ici et se sont mis dans un sale état en buvant du rhum pur, et comme le Padre du couvent était aussi soûl que nous, ma fête *attique* s'est achevée avec grand éclat [*sic, en français dans le texte*].⁽¹⁷⁾

Et, loin de garder pour lui de telles *choses vues*, il ne se gêna pas ensuite pour en faire profiter ses lecteurs, comme en témoigne cette note de *Don Juan* :

En Turquie, rien n'est plus commun pour les Musulmans que d'avaloir plusieurs verres de forts spiritueux en guise d'apéritif. Je les ai vus moi-même avaloir jusqu'à six verres de raki avant le dîner, et jurer qu'ils n'en dinaient que mieux : j'ai tenté l'expérience, mais me suis trouvé comme l'Écossais qui, ayant entendu dire que les oiseaux appelés *kittiewiaks* aiguisaient l'appétit, en mangea six, et se plaignit qu'« *il n'avait pas plus faim qu'avant de commencer* ». (Note pour le Chant V, st. 53 ; *kittiwake* : mouette tridactyle.)

De même, Byron eut à cœur d'adopter au maximum les coutumes des orientaux. Au cours du séjour, il apprit quelques rudiments de turc — « Je peux jurer en turc, mais à part un horrible juron, et « *entremetteur* », et « pain », et « eau », je ne possède pas un grand vocabulaire dans cette langue. »⁽¹⁸⁾ — et se mit même à fumer et à porter la moustache : « ... Je tortille mes moustachios de manière très autonome »⁽¹⁹⁾ Il apprécia la cuisine, en particulier le pilaf (qu'il prononce *pilau*, comme Chateaubriand dans son *Itinéraire*), « un plat turc mêlant riz & viande »⁽²⁰⁾, et se rendit au hammam, comme en atteste cette lettre moqueuse à Hobhouse : « Je sors à l'instant du Bain turc, ce qui est un immense luxe pour moi, même si j'ai peur que cela ne vous conviendrait pas du tout, leur méthode consistant à en passer par une bonne dose de frottement, de transpiration, & de *lavage* (votre aversion), ce à quoi je me livre tous les autres jours. »⁽²¹⁾

3. « *Ma Turquie favorite.* »

Comme l'écrivait Théophile Gautier, « La première question que l'on adresse à tout voyageur qui revient de l'Orient est celle-ci : — Et les femmes ? »⁽²²⁾ À ce sujet, Byron comprit rapidement que le contact serait pour le moins compliqué. En mai 1810, il confiait à un ami : « Avec les Turcs j'ai lié aussi quelques connaissances ; la compagnie des femmes est hors de question. »⁽²³⁾ Pourtant, malgré l'interdit, il semble qu'il ait eu des contacts : tout juste un an plus tard, d'Athènes, il écrivait en effet : « J'ai eu un grand nombre de femmes grecques et turques, et je crois que les autres Anglais ont été tout aussi chanceux, car nous avons tous eu la *chaude-pisse*. »⁽²⁴⁾ Ces femmes-là étaient sans doute, comme on le dit pudiquement, de petite vertu, mais il est possible qu'il y eût des exceptions.

Car il y eut la fameuse affaire de la jeune fille dans le sac, qui fut à l'origine du *Giaour*. Cette authentique aventure, « toute personnelle » d'après les propres mots de Byron⁽²⁵⁾, se déroula aux alentours d'Athènes, à la fin de l'année 1810. Sur le moment, il n'en dit mot, mais la publication du poème réveilla certains souvenirs, comme s'en fait écho son *Journal de Londres* :

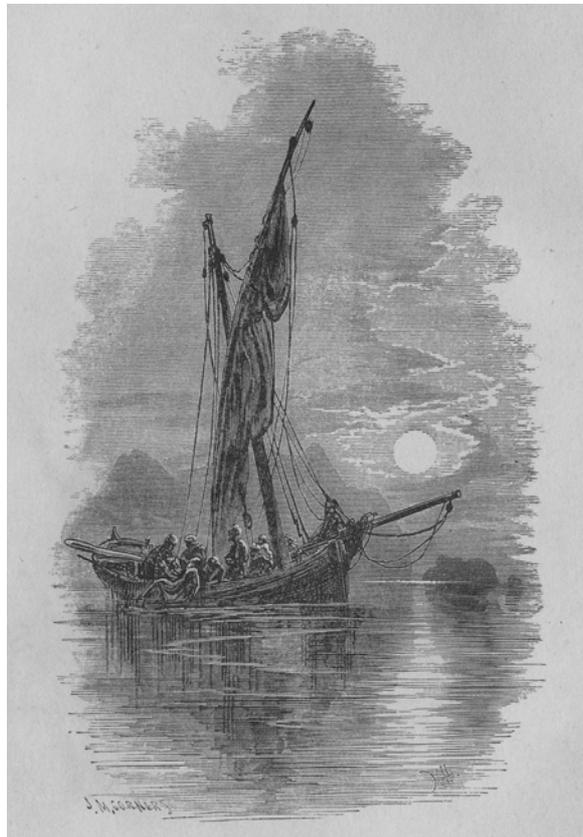
Je lui ai montré la lettre de Sligo à propos des rumeurs concernant l'*aventure* de la fille turque à Athènes, écrite peu après que ce soit arrivé. [...] Je croyais qu'elle était restée *ignorée*, et je voudrais que ce soit le cas ; mais Sligo arriva quelques jours après seulement, et ces rumeurs font le sujet de cette lettre. Cela, je vais le préserver — c'est aussi bien. Lewis et Galt étaient tous deux *horriifiés* ; et L. s'étonnait que je n'aie pas inclus cette circonstance dans « le *Giaour* ». Il peut s'en étonner — il devrait plutôt s'étonner que cette œuvre ait été simplement écrite. Mais décrire les *sentiments* que susciterent *ces circonstances* était impossible — cela me glace rien que de y repenser.⁽²⁶⁾

Nous n'en aurions pas su davantage si, bien des années plus tard, Byron n'avait raconté l'incident plus en détail à Medwin, qui s'empressa de la rapporter dans ses *Conversations* :

Un des principaux incidents du *Giaour* est tiré d'un fait réel, et qui me concernait moi-même de près et en profondeur ; mais, le fait de ne pas vouloir qu'on le considère comme un récit de voyageur, m'a poussé à supprimer ce caractère d'authenticité. [...]

J'étais très épris à ce moment-là d'une fille turque — oui, épris d'elle comme de peu de femmes. Tout alla bien jusqu'au Ramadan. Pendant quarante jours, ce qui est plutôt long pour des amants, toute relation entre les sexes est interdite par la loi, aussi bien que par la religion. Durant ce Carême des Musulmans, les femmes ne sont pas autorisées à quitter leurs appartements. J'étais au désespoir, et je peinais à lui faire parvenir une cendre ou une fleur artificielle pour exprimer mon amour. Nous ne nous étions pas vus depuis plusieurs jours, et toutes mes pensées étaient occupées à arranger un rendez-vous, lorsque, comme si le mauvais sort avait voulu s'en mêler, les moyens que j'avais employés pour l'obtenir amenèrent la

découverte de notre secret. La sentence était la mort — la mort sans sursis — une mort horrible, à laquelle personne ne peut penser sans frissonner ! Ordre fut donné pour que la loi soit exécutée immédiatement. Pendant ce temps je ne savais rien de ce qui était arrivé, et il avait été décidé que je ne serais pas mis au courant de l'affaire jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour intervenir. Seul un pur hasard me permit d'empêcher l'accomplissement de la sentence. Je faisais mon habituelle promenade du soir près de la côte, lorsque j'observai une foule de gens descendant vers le rivage, des soldats en armes scintillant parmi eux. Ils n'étaient pas assez loin pour que je ne pusse distinguer par moments de faibles cris étouffés. Ma curiosité était fortement excitée, et j'envoyai un de mes compagnons s'enquérir de la cause de la procession. Quelle ne fut pas mon horreur en apprenant qu'ils transportaient une pauvre fille, cousue dans un sac, qu'ils allaient jeter dans la mer ! Je n'hésitai pas quant à ce qu'il fallait faire. Je savais que je pouvais compter sur mes fidèles Albanais, et je courrai vers l'officier commandant cette bande, le prévenant qu'au cas où il refuserait de relâcher sa prisonnière, j'emploierais tous les moyens pour l'y forcer. Parce qu'il n'aimait guère ce qu'il faisait alors, ou peut-être du fait de l'air déterminé de mes gardes du corps, il consentit à revenir avec moi à la ville, avec la fille, en qui je ne tardai pas à reconnaître ma Turque favorite. Il suffit de dire que mon intervention auprès du magistrat en chef, doublée d'un lourd pot-de-vin, la sauva ; mais ce ne fut qu'à condition que je rompisse toute relation avec elle, et qu'elle quitterait immédiatement Athènes, pour être envoyée vers des amis à Thèbes. C'est là qu'elle mourut, quelques jours après son arrivée, d'une fièvre — ou peut-être d'amour. ⁽²⁷⁾



« Une pauvre fille, cousue dans un sac, qu'ils allaient jeter dans la mer ! »

La véracité de cet épisode fut plusieurs fois remise en cause. Hobhouse (qui était reparti quand les faits se produisirent) prétendit que ce n'était pas Byron, mais un de ses serviteurs qui avait eu la liaison avec la jeune fille. Certains critiques ont pensé que le poète s'était vanté et qu'une telle liaison était rigoureusement impossible dans le monde musulman. Mais l'expérience humaine montre qu'il ne faut pas se fier aveuglément à l'image que les peuples veulent renvoyer, et qu'il existe toujours des failles. En 1807, Edward Clarke, une connaissance de Byron, avait bien réussi, avec la complicité du jardinier du sérail, à pénétrer dans le harem du Sultan, au risque d'être exécuté séance tenante. Il n'y avait donc rien d'impossible à ce que Byron ait pu nouer une liaison avec une jeune Turque de condition moyenne ; en amour, rien ne lui faisait peur, et il était capable de toutes les audaces.

Quelles que soient les incertitudes qui puissent planer sur tel ou tel événement, il est néanmoins certain que Byron était parvenu à connaître sincèrement la société orientale de son époque. Il avait fréquenté assez de Grecs, d'Albanais et de Turcs pour savoir quelles spécificités les distinguaient, comment ils aimaient vivre et quelles étaient leurs mentalités. Et, en dépit de leur position d'occupants et d'opresseurs, ce fut encore aux Turcs qu'il accordait sa préférence : « J'ai vu le genre humain en différents pays et le trouve partout méprisable ; malgré tout la Balance est plutôt en faveur des Turcs. », notait-il dans un petit bilan au moment de se décider à partir ⁽²⁸⁾.

Car le temps et l'argent avaient filé. Cela faisait déjà deux ans qu'il avait quitté son pays, ses amis et sa famille. Jusqu'au dernier moment, il espéra continuer le voyage : des connaissances lui proposèrent de le mener en Égypte et à Jérusalem, et il fut réellement tenté. Ce fut l'état de sa santé qui décida pour lui : il se sentit soudainement las et eut envie de rentrer, ce qui fut promptement fait.

Deuxième partie : L'Orient après le Grand Tour

1. « En devenant un bon orientaliste. »

Le Pèlerinage du chevalier Harold et Le Giaour

Dire que l'Orient ne quitta pas la pensée de Byron serait peu dire : il en resta marqué à vie. Il était encore dans le bateau qui le ramenait qu'il pensait déjà à repartir, et cette idée l'obséda au moins jusqu'en 1816, comme le prouvent de nombreux extraits de sa correspondance. Ce fut naturellement lors des premières années que cette attraction fut la plus puissante. Moins d'un an après être rentré, il alla jusqu'à envisager de faire de son amour pour l'Orient une profession :

Au printemps 1813 je quitterai l'Angleterre pour toujours. Tout dans l'état de mes affaires tend à cela, et mes inclinations et ma santé ne font rien pour décourager cette idée. Ni mes habitudes ni ma constitution ne sont améliorées par vos coutumes et votre climat. Je me trouverai un emploi en devenant un bon orientaliste. Je retiendrai une demeure dans l'une des plus belles îles, et retournerai, par intervalles, parcourir les parties les plus intéressantes de l'Orient. En attendant, je mets en ordre mes comptes, lesquels me laisseront (quand ce sera arrangé) des sommes suffisantes, non seulement pour une maison, mais pour une principauté en Turquie. ⁽²⁹⁾

Deux choses l'empêchèrent de repartir, l'une prévisible et l'autre totalement inattendue. Tout d'abord, il n'avait plus les fonds nécessaires pour un second voyage ; l'heure était même venue de commencer à rembourser le prêt ayant rendu possible le premier. Mais surtout, ce fut le succès inouï du *Pèlerinage du chevalier Harold* qui décida de son destin : il devint soudain un auteur à succès, dont les livres étaient attendus et aimés ; il se trouva au centre des discussions, courtisé par le beau monde et respecté par ses pairs. Il n'était plus cet Harold que « personne n'aimait » (Chant I, st. 9.). Le succès du *Pèlerinage* lui ouvrait maintenant des horizons : il avait face à lui un public qui avait aimé ce récit voyageur et qui en redemandait ; il allait pouvoir le satisfaire tout en recréant en vers cet Orient si regretté.

L'Orient n'avait pas été absent du *Pèlerinage*, mais il n'avait pas pu s'y montrer à son aise. À chaque fois que Byron y avait parlé de l'Orient et des Orientaux, il les avait opposés à l'Occident et à la Chrétienté, que ce soit pour évoquer la présence mauresque en Espagne ou pour décrire la Grèce occupée. Dans le Chant I, le croissant déclinait devant la croix (st. 35), dans le Chant II, la croix s'écroulait pour laisser place au croissant (st. 38). Cette vision antagoniste des rapports entre l'Occident et l'Orient était inévitable ; d'abord parce qu'elle était portée par des siècles d'histoire et de littérature, ensuite parce qu'elle correspondait à ce que Byron avait vu : une société sans cohérence, composée de dominés et de dominants se méfiant les uns des autres, prêts à se débarrasser les uns des autres. S'il était allé au Maghreb par exemple, il aurait découvert une société plus homogène et se serait fait une idée très différente du monde islamique.

La présence orientale n'occupe que la seconde moitié du Chant II, et seulement par intermittence, les paysages grecs ayant la préférence. On y retrouve la visite au « chef de l'Albanie » sous une forme à la fois plus poétique et moins complaisante : Ali Pacha y est qualifié de *sanguinaire* (st. 47), d'*homme de guerre et de malheurs* (st. 62). Les strophes directement orientales, décrivant la fête du Ramadan (st. 60) ou la vue d'Istanbul (st. 79-81), sans manquer d'intérêt, ne génèrent pas ce sentiment d'immersion que le lecteur trouve dans *Le Giaour*. Il faut noter cependant une volonté encore timide de donner de la *couleur locale* grâce au recours à des mots du vocabulaire arabe : *minaret*, *muezzin*,

mosquée, harem, sérail, giaour, ramadan... auxquels s'ajoutent les noms inévitables de Mahomet et d'Allah. Une brève allusion est faite au poète Hafiz, souvenir des lectures de jeunesse (st. 63). Cette technique sera au cœur de la réussite du poème suivant.

Six mois après la parution de son *Pèlerinage*, Byron s'attaqua à un nouveau projet : jusque-là il s'était essayé au lyrisme, à la satire, à la semi-autobiographie, mais jamais encore à la fiction totale. Mais il était désormais l'auteur à la mode, et il avait un avantage sur ses concurrents : sa connaissance de l'Orient. Il lui sembla donc naturel que son premier poème narratif de fiction se déroule dans des lieux qu'il avait traversés, et qu'il mette en scène le type de personnes qu'il avait côtoyées. Cette idée s'avéra plus que fertile : Byron se prit tellement au jeu qu'il ne parvint plus à se détacher de son œuvre. Au fil des mois, il ne cessa d'allonger son poème, le faisant doubler de volume : la première édition, parue en juin 1813, comportait 684 vers ; la septième, parue en décembre en comptait 1334, soit presque le double.

Le titre complet de ce nouveau poème était *Le Giaour, fragment d'un conte turc* (*The Giaour, a fragment of a Turkish tale*) ; ce sous-titre n'était évidemment qu'un leurre destiné à crédibiliser l'histoire. Et pour mieux renforcer le sentiment d'authenticité, Byron n'avait pas lésiné sur les moyens. Non seulement il avait présenté son poème sous forme de fragments entrecoupés de lignes d'étoiles, comme si le récit lui était parvenu avec des manques, mais il avait aussi multiplié les points de vue, donnant la parole à différents protagonistes, dont des Musulmans.

En plus de cela, comme Beckford l'avait fait dans *Vathek*, Byron avait ponctué ses vers de mots orientaux : plus d'une soixantaine de termes arabes ou turcs, parmi lesquels les incontournables de la culture islamique (Coran, Allah, Mahomet, prophète, Ramadan...), les éléments habituels du décor oriental (mosquée, minaret, muezzin, croissant, chameaux, gazelle...), mais aussi des mots plus rares, qu'il s'était fait un plaisir d'expliquer dans de nombreuses notes, imitant la démarche de Samuel Henley pour *Vathek*. À cette catégorie appartenaient (les définitions sont celles de Byron) : *tophaique* (un mousquet), *mamelouk* (un guerrier esclave, désignant à l'origine ceux qui venaient de Circassie), *djerid* (une javeline turque émoussée, jetée depuis un cheval avec grande force et précision), *kalpak* (la toque solide ou partie centrale de la coiffure), *yatagan* (une longue dague portée avec les pistolets à la ceinture, dans un fourreau de métal, généralement en argent ; et, chez les plus riches, doré ou en or), *simar* (linceul). Ces définitions n'étaient pas toujours justes (le symar n'est pas un voile funéraire mais une tunique pour le quotidien), mais elles donnaient l'impression que Byron connaissait l'Orient mieux qu'un Oriental.

En plus des noms communs, Byron avait eu recours à de nombreuses notions culturelles qui renforçaient encore cette impression (ce sont toujours ses définitions) : des noms propres tels que *Phingari* (la lune), *Eblis* (le Prince des ténèbres en Orient) ou *Giamschid* ; des références littéraires, comme celles des amours du rossignol et de la rose ; ou de véritables expressions arabes, telles que *Bismillah !* (« au nom de Dieu ! ») ou *Alla Hu !* (les derniers mots du muezzin lors de son appel à la prière...). Ces touches orientales étaient loin d'être toutes inédites : une bonne partie d'entre elles figuraient dans *Vathek* (dont le qualificatif de *Giaour*) ; et malgré cela, le poème de Byron semblait plus authentiquement oriental que le roman de Beckford.

Car *Le Giaour* n'avait pas d'oriental que son extérieur ; l'histoire elle-même donnait une formidable impression de réel. Et pour cause : le point central de l'histoire n'était autre que le fait divers dont Byron avait été le témoin et une des parties, la noyade d'une jeune femme dans un sac. Mais cette fois-ci, personne ne venait empêcher ce meurtre cruel ; le lecteur comprenait peu à peu, de façon fragmentaire, que l'héroïne était bien morte et que l'essentiel du récit racontait la vengeance de l'amant, puis son dépérissement. Contrairement à ses prédécesseurs du XVIII^e siècle, Byron n'avait pas essayé de récrire les *Mille et une nuits*, mais s'en était tenu à un réalisme très simple : ses personnages n'étaient pas des monarques importants, mais des gens comme il en existait vraiment ; l'action restait modeste (un assassinat discret, une embuscade, une retraite dans un monastère) ; pas d'intrigue familiale compliquée ; pas de magie ni de mystère.

Le Giaour n'est pourtant pas une histoire sordide. Le récit est vif et coloré, ponctué d'images saisissantes (dont la fameuse métaphore du scorpion cerné par le feu), et les descriptions sont très belles. Les décors sont finement rendus (ce sont ceux de la Grèce occupée que Byron avait visitée), mais les portraits des personnages sont encore plus réussis. Celui de Leïla, première évocation d'une odalisque dans l'œuvre byronienne, est d'une grande beauté, et d'une originalité inégalée à cette époque :

Le charme sombre de ses yeux il serait vain de conter, mais observe ceux de la Gazelle, ils compléteront très bien l'idée que tu t'en fais : aussi larges, aussi languissamment sombres, mais l'Âme rayonnait par chaque étincelle qui s'élançait de sous ses paupières, brillante comme le joyau de Giamschid. Oui, l'Âme, et même si notre prophète dit que cette créature n'est qu'argile qui respire, par Alla ! je répondrai que non ; même si je me tenais sur l'arche d'Al-Sirat, qui vacille au-dessus des flots en feu, le Paradis à portée de vue, et tous ses Houris me faisant signe de venir.

Oh ! qui de la jeune Leila aurait pu comprendre le regard et conserver cette portion de sa croyance disant que la femme n'est que poussière, un jouet sans âme pour le plaisir du tyran ? Sur elle les Muftis eussent pu poser le regard, et admettre que par ses yeux brillait l'Immortel — sur sa belle joue à la teinte inaltérable, les fleurs de la jeune grenade répandaient leur éclat en des rougeurs toujours neuves — sa chevelure d'un flot pareil à la jacinthe, lorsqu'on laissait ses plis rouler au sol, dans le palais parmi ses servantes qu'elle les dépassait toutes en grandeur, balayait le marbre sur lequel ses pieds luisaient, plus blancs que la neige des montagnes, avant que du nuage qui lui a donné naissance elle ne tombe, et ne prenne une teinte terrestre. (V. 473-503.)



Leila.

Et voici un passage plus narratif dans lequel Byron exprime à merveille l'absence de Leila, en peignant le stoïcisme tout oriental d'Hassan taisant sa tristesse :

Le noir Hassan fuit son harem, sans un regard pour les atours de la femme ; c'est à une inhabituelle chasse qu'il emploie chacune de ses heures, sans partager les joies du chasseur. Fuir n'était pas dans l'habitude d'Hassan quand Leila demeurait dans le Sérail.

Leila ne demeure-t-elle plus ici ? C'est une histoire que seul Hassan peut conter : d'étranges rumeurs dans notre cité disent que ce soir-là elle s'enfuit ; lorsque du Ramadan le dernier soleil se fût couché et que, illuminant chaque minaret, des millions de lampes proclamèrent la fête du Baïram à travers l'Orient sans limites.

Ce fut alors qu'elle partit comme pour aller au bain, où Hassan en colère vainement la chercha, mais elle avait fui la rage de son maître sous l'apparence d'un page géorgien ; et loin au-delà de l'emprise du Musulman l'avait trompé avec ce Giaour sans foi.

De tout ceci Hassan s'était quelque peu douté, mais toujours elle semblait si bonne, si belle ; que trop il ne faisait confiance à cette esclave dont la trahison justifiait une tombe. Et ce soir-là il était allé à la mosquée, puis festoyer dans son kiosque. (V. 439-464.)

Sur le moment, *Le Giaour* ne marqua pas particulièrement les esprits. Il eut un vif succès, mais ce succès se confondit bientôt avec celui des autres contes orientaux. Certains lecteurs en gardèrent pourtant un souvenir ému. Tel fut le cas de Lamartine qui, même arrivé à la fin de sa vie, ne pouvait cacher l'enthousiasme qu'il avait ressenti à la lecture de cette œuvre étrange :

Le *Giaour* révéla le génie de lord Byron, bien que ce poème ne fût qu'un fragment de notes bien supérieures à celles de *Child-Harold*. *Child-Harold* n'était que la déclamation sublime ; le *Giaour* était la sensibilité originale et profonde exprimant en vers enchanteurs l'amour, l'héroïsme, la vengeance, le désespoir ; c'était l'épopée moderne, l'épopée du cœur humain, trouvée non dans les pédantesques imitations de l'antiquité, mais dans le sang et dans les larmes d'un cœur vivant, débordant de passion et de poésie. [...] Rien ne ressemble à ce poème ni dans l'antiquité ni dans la littérature récente. Les seules poésies qui lui ressemblent de loin sont quelques fragments des poèmes arabes, persans ou turcs. ⁽³⁰⁾

2. « Pour détourner mes rêves de ** »
La Promise d'Abydos

De toutes les années que Byron passa dans son pays après le Grand Tour, 1813 fut celle où le désir de repartir se fit le plus impérieux. Durant tout l'été, il ne fit qu'annoncer à ses correspondants sa prochaine absence ; un projet de voyage en compagnie de lord Sligo, pour lequel il déboursa de l'argent, fut à deux doigts de réussir :

Ld Sligo est en ville & nous sommes très embarrassés à cause de cette peste qui est présente semble-t-il dans tout le Levant — mais nous avons tous deux dépensé des sommes prodigieuses en grosses malles — petits habits — & petites armes pour nous-mêmes — tabatières & télescopes pour l'aristocratie musulmane — & babioles pour celles des femmes païennes qui voudront nous offrir en échange des breloques — eh bien — pour que de si beaux préparatifs ne soient pas perdus — nous sommes déterminés à partir — Dieu sait où — car il est tout déboussolé & moi aussi. ⁽³¹⁾

Ce qui empêcha ce nouveau voyage d'avoir lieu, ce fut un incident inattendu dans la vie de Byron, incident qui fut directement à l'origine du second de ses contes orientaux.

Le Giaour avait été une réussite poétique et un succès public. Mais un seul poème n'aurait pas suffi à faire de lui un écrivain orientaliste ; il fallut, comme pour un peintre, un effet d'accumulation. Celui-ci ne se fit pas attendre. L'ultime version du *Giaour* n'était pas encore publiée que Byron avait déjà écrit un second récit oriental, qu'il semblait vouloir inscrire dans une même série, si l'on en croit son sous-titre : *La Promise d'Abydos, un conte turc (The Bride of Abydos, a Turkish tale)*. Les deux poèmes furent pourtant conçus dans des circonstances très différentes : si le premier avait bénéficié d'une relative sérénité, le second était né en pleine tourmente. C'est en tout cas ce que confia Byron à son journal :

J'ai envoyé à lord Holland les épreuves du dernier « *Giaour* » et de « *La Promise d'Abydos* ». Il n'aimera pas ce dernier poème, et je ne crois pas que je l'aimerai longtemps. Il a été écrit en quatre nuits pour détourner mes rêves de **. Sans cela, je ne l'aurais jamais composé ; et si je n'avais rien fait à ce moment, je serais devenu fou, en dévorant mon propre cœur — amer régime ! — Hodgson l'aime plus que le *Giaour*, mais il sera le seul — et il n'a jamais aimé le Fragment. ⁽³²⁾

La personne désignée par deux astérisques n'était autre que sa demi-sœur Augusta, qu'il venait de retrouver après des années de séparation. Et, comme on le sait, ils avaient noué une liaison, qui allait durer jusqu'à l'automne 1814. Même pour un homme aussi libre que Byron, un tel amour n'allait pas de soi : il n'avait évidemment aucun avenir, ne pourrait que rester secret, et probablement honteux. Il n'est pas difficile de comprendre qu'il lui apporta au moins autant de souffrance que de bonheur, sinon plus.

Un des moyens de conjurer cette souffrance fut donc d'en faire un poème. Le souvenir encore vif du Grand Tour, et le fort désir de retourner en Orient lui firent choisir d'y situer l'action. Et cette fois-ci, il ne se contenta pas d'indiquer en note qu'il avait traversé les lieux, il s'en vanta dans le corps même du poème : « Car mes pas sont passés par là, mes pieds se sont posés sur ce rivage sacré, mes membres par cette vague légère ont été portés — » (Chant 2, st. 3). Pour le reste, sa méthode fut

exactement la même que pour son premier « conte turc » : un recours abondant à tout un vocabulaire oriental, en partie nouveau, en partie repris du *Giaour*, souvent expliqué en note, et une présence appuyée des décors et des paysages. Le début du poème est un exemple idéal du travail de Byron, de son usage savant des références culturelles et linguistiques orientale, et de sa volonté de restituer l'ambiance physique de l'Orient. Il s'agit d'un des plus beaux hommages du poète aux lieux qu'il avait visités :

Connaissez-vous ce pays où le cyprès et le myrte sont les emblèmes des actes qui sont perpétrés sous leurs climats, où la rage du vautour — l'amour de la tourterelle — tantôt s'attendrit jusqu'au chagrin — tantôt dégénère jusqu'au crime ? Connaissez-vous le pays du cèdre et de la vigne ? où les fleurs se renouvellent en permanence, où le soleil brille en permanence, où les ailes légères du Zéphyr, accablées de parfum, viennent s'abattre sur les jardins où Gúl s'épanouit ; où le cédrat et l'olive sont les plus doux des fruits, et où la voix du rossignol n'est jamais muette ; où les teintes de la terre, et les nuances du ciel, en des couleurs toutes différentes, peuvent rivaliser de beauté, et où la pourpre de l'Océan est d'une plus profonde intensité ; où les vierges sont aussi douces que les roses qu'elles tressent, et où tout, sauf l'esprit de l'homme, est divin. — Cette terre c'est l'Orient — c'est le pays du Soleil — peut-il sourire devant les actes que ses enfants ont perpétrés ? Oh ! vifs comme les accents des adieux des amants sont les cœurs qu'ils abritent, et les histoires qu'ils content. (Chant I, st. 1.)

Au début du Chant suivant, la longue description de la chambre de Zuleika est une autre page très réussie ; la minutie et la précision dont fait preuve Byron ont d'ailleurs mis en défaut plus d'un traducteur :

Oui, il y a de la lumière dans cette chambre solitaire, et sur son ottomane de soie sont jetés les odorants grains d'ambre sur lesquels ses doigts de fée ont couru ; près d'eux, cernée de rayons émeraude (comment a-t-elle pu ainsi oublier ce gemme ?) l'amulette sacrée de sa mère, sur laquelle est gravé le texte du Koursi, capable d'apaiser cette vie, et de gagner la suivante ; et près de son Comboloïo est posé un Coran aux couleurs chatoyantes ; et de nombreux chants brillamment illustrés, sauvés du temps par les scribes persans ; et au-dessus de ces rouleaux, rarement aussi muet, pend son luth à présent négligé ; et autour de sa lampe à la dorure usée s'épanouissent des fleurs dans des vases de forme chinoise ; les plus riches produits nés des métiers d'Iran, et le tribut de parfum du Shiraz ; tout ce qui peut régaler les yeux ou les sens est rassemblé dans cette pièce délicieuse — pourtant elle a un air lugubre. (Chant 2, st. 5. *Le texte du Koursi* : Sourate 2, verset 256 du Coran, qui aurait la faculté d'éloigner les démons.)

Les points de vue alternés ont fait place à une narration plus neutre, mais rendue très vivante grâce à un usage plus important des dialogues. Comme dans le *Giaour*, les personnages se réduisent au trio littéraire classique : le mari, la femme, l'amant. Mais les circonstances décrites précédemment ont amené un changement de taille : la femme et l'amant sont apparentés. Durant les deux tiers du poème, Selim et Zuleika nous sont présentés comme frère et sœur ; ce n'est qu'à la dixième strophe du Chant II que le lecteur apprend qu'ils ne sont que cousins. Byron expliqua avoir cédé sur ce point à la pression sociale : « ... L'époque & le Nord (non *Frederic North*, mais notre *climat ambiant*) m'ont incité à altérer leur consanguinité & à en rester à un cousinage. »⁽³³⁾ Ces liens de famille constituent une variante intéressante par rapport au *Giaour*, mais ne modifient pas la trame essentielle : celle d'un amant arrachant sa femme au mari, lequel cherche (et réussit, cette fois-ci) à se venger. Aucun infidèle ne vient troubler ce conflit interne, mais le trio n'est pas dépourvu pour autant d'influence extérieure : la mère de Zuleika était une infidèle. Encore une fois, conformément à ce qu'il avait constaté de ses propres yeux, Byron dépeint un Orient aux influences diverses, où les cultures et les ethnies ne sont jamais pures.

Le personnage de Giaffir est directement inspiré d'Ali Pacha. C'est un vieillard qui a conservé toute sa fougue et sa cruauté (il tue Selim au moment où celui-ci détourne la tête, et nous comprenons qu'il fait massacrer toute sa troupe de bandits) ; les liens familiaux passent pour lui après ses propres intérêts, d'où son empressement à marier Zuleika. Son inflexibilité finit pourtant par lui faire perdre son atout majeur. Le nom qu'il porte n'est pas innocent : Byron lui-même nous apprend dans une de ses notes que c'était celui que portait un rival d'Ali, que ce dernier élimina par empoisonnement, afin d'épouser sa fille. De nouveau, le poète se montrait très malin en avouant ainsi ses sources d'inspiration, car il renforçait sa crédibilité de connaisseur de l'Orient.



Giaffir et Zuleika.

Mais cette qualité n'allait pas sans une certaine souffrance, comme Byron l'avouait lui-même ; plus il évoquait l'Orient dans ses poèmes, plus celui-ci s'ancrait profondément dans sa mémoire :

La *Promise d'Abydos* est parue le jeudi 2 décembre ; mais si elle est appréciée ou non, je ne le sais pas. Si elle a du succès ou non, ce ne sera pas la faute du public, contre qui je ne peux avoir aucun grief. Mais je suis bien plus redevable à ce conte que je ne pourrais l'être au plus partial des lecteurs ; car il a détourné mes pensées de la réalité vers l'imagination — des regrets égoïstes vers de vivants souvenirs — et m'a ramené vers un pays regorgeant des plus brillantes et des plus sombres, mais toujours des plus vivantes couleurs de mes souvenirs. ⁽³⁴⁾

3. « *Leurs échos absents.* »

Le Corsaire et Lara

De fait, deux mois à peine après avoir écrit et publié dans la foulée *La Promise d'Abydos*, Byron s'attaquait déjà à son troisième poème oriental : *Le Corsaire, un conte* (*The Corsair, a tale*). Le mot « turc » avait disparu du titre, mais l'inspiration restait la même. Après le conflit familial de la *Promise*, le poète semblait même revenir au schéma d'affrontement de son premier conte. Le héros est de nouveau un non-musulman, un giaour à l'identité assez floue : un Européen répondant au prénom saxon de Conrad, commandant une bande de pirates aux noms hispaniques (Juan, Gonsalvo, Pedro, Anselmo) qui écument les îles grecques. Si les deux premiers contes pouvaient être contemporains, cette histoire-là semble plus ancienne (Conrad porte une armure).

Mais la principale différence n'est pas dans les détails : *Le Corsaire* marque un désintéret très net de l'auteur pour l'aspect oriental ; l'Orient n'est présent qu'à partir du Chant II, et sous des formes presque allusives. Byron ne se donne même plus la peine de décrire les lieux, peut-être par crainte de se répéter, et les personnes ne sont guère mieux loties : Seyd n'est jamais décrit et reste un personnage assez flou (il est vrai que c'était le troisième pacha de Byron, le quatrième si l'on compte le portrait d'Ali dans le *Pèlerinage*). Les rares efforts tendant à donner de la couleur locale sont tous concentrés au début du Chant II, et ne sont jamais aussi poussés que dans les deux contes turcs. Voici par exemple comment est rapidement décrite la fête des officiers turcs :

Dans les hauteurs de son palais repose Seyd l'enturbanné ; autour — les chefs barbus qu'il est venu conduire. Le banquet est desservi, ainsi que le dernier pilaf — les boissons interdites, dit-on, il a osé boire, bien qu'aux autres les esclaves apportent le sobre jus de grains conformément à la rigide coutume des Musulmans ; le nuage produit par les longues chibouques se dissout, tandis que dansent les Almahs au gré d'une musique enjouée. (Chant II, st. 2.)

Un peu plus loin, l'échange entre Seyd et Conrad, déguisé en derviche, permet encore de parler de la coutume du partage du sel :

« Qu'est-ce qui te chagrine, Derviche ? mange — penses-tu que cette fête soit chrétienne ? ou que mes amis soient tes ennemis ? Pourquoi évites-tu le sel ? ce gage sacré qui, une fois partagé, émousse le tranchant du sabre, pousse même les tribus en lutte à s'unir dans la paix, et fait ressembler les hôtes détestés à des frères ! »

« Le sel assaisonne les plats savoureux — et je n'ai pour nourriture que l'humble racine, pour boisson que le simple ruisseau ; et mon sévère vœu et les lois de mon ordre s'opposent à tout partage du pain avec des amis ou des ennemis ; cela peut sembler étrange — s'il y a quelque chose à craindre, ce péril ne menace que ma tête ; mais pour tout ton pouvoir — et même plus — pour le trône de ton Sultan, je ne goûterais pas au pain ni à aucun plat — sauf seul ; une fois enfreinte la règle de notre ordre, la colère du Prophète m'interdirait tout pèlerinage au dôme de La Mecque. » (Chant II, st. 4.)

L'identité orientale du *Corsaire* n'est pas à chercher dans les éléments accessoires (lieux, objets) ; elle repose presque entièrement sur le personnage de Gulnare. Cette troisième odalisque marque une évolution contrastée par rapport à Leila et Zuleika : si elle est moins sensuelle (nous ne connaissons de son aspect physique que ses yeux noirs et sa pâleur), elle est en revanche bien plus déterminée et audacieuse, allant jusqu'à exécuter elle-même les actes que Conrad n'a pas le courage de faire (ce prétendu chef de bande est loin d'avoir la fière intrépidité du Giaour).



Conrad et Gulnare dans Le Corsaire.

Ce caractère entreprenant ne nous est d'ailleurs pas donné d'emblée ; le récit souligne clairement le glissement de la soumission à la rébellion. Byron a parfaitement orchestré cette transformation : il nous la montre d'abord essayant d'obtenir de son maître la grâce de Conrad ; puis après plusieurs jours d'intense réflexion, réflexion exprimée par le silence de son absence, elle revient, décidée à

s'affranchir du joug de Seyd (Chant III, st. 5 à 7). L'heure n'est plus aux fantasmes sur les délices du harem : le discours qu'elle tient à son allié est un véritable manifeste contre cette forme d'asservissement. À travers Gulnare, ce sont toutes les victimes du patriarcat oriental qui semblent s'exprimer, et en particulier celles qui subirent le supplice du sac :

Je n'ai jamais aimé — il m'a achetée — plutôt cher, puisque j'apportais avec moi un cœur qu'il n'a jamais pu acheter. J'étais une esclave qui ne murmure jamais ; il a dit que sans sa vigilance j'aurais fui avec toi. C'était faux tu le sais — mais laissons-le regretter de tels augures ; leurs mots sont des malédictions que l'Insulte rend vrais. Et ton répit n'a rien dû à ma prière ; cette grâce éphémère n'a servi qu'à préparer de nouveaux tourments pour ta vie, et mon désespoir. La mienne aussi il la menace ; mais son penchant l'incite à me garder pour son altière volonté : quand il sera fatigué de ces charmes éphémères et de moi, alors s'ouvrira le sac — et juste là s'étend la mer ! (Chant III, st. 8.)

Comme on le sait, *Le Corsaire* connut un succès phénoménal. On peut s'en étonner, car ce récit n'avait ni la vigueur et le mystère du *Giaour*, ni le réalisme de la *Promise*. L'aventure avait fait place à la psychologie, et les images à des phrases contournées parfois proches du ridicule. Mais le goût du public ne se commande pas. Et puisque l'histoire se terminait par la disparition des deux principaux protagonistes, ce même public demanda une suite.

Cette « suite » parut six mois plus tard, en août 1814, sous le titre de *Lara, un conte (Lara, a tale)*. C'est du moins ainsi que la critique et les lecteurs considérèrent ce nouveau conte, voyant en Lara Conrad, et en Kaled Gulnare. Ce n'est pas impossible, mais aucun point tangible ne vient à l'appui d'une telle thèse ; on peut même dire que les rares indices laissés par Byron plaident plutôt pour une dissociation des deux récits : l'histoire semble se dérouler dans une Europe féodale encore antérieure à l'époque du *Corsaire* (il est question de *vassaux* et de *serfs*), et on se demande pourquoi Lara, riche seigneur possédant un vaste domaine, serait allé jouer les pirates en Morée. Byron mentionne des voyages à travers « des étendues merveilleuses et de vastes déserts », des « pays lointains » (Chant I, st. 6) dans lesquels on reconnaît mal la Grèce.

Quoi qu'il en soit, et en ce qui concerne le sujet qui nous occupe, en dehors de l'étrange recours à des *cimenterres* lors de la bataille finale (Chant II, st. 14), le seul élément oriental de ce quatrième conte est le mystérieux Kaled, qui se révèle à la fin être une femme. Cette femme pourrait être Gulmare, mais rien ne l'atteste : le fait qu'elles aient toutes deux des yeux noirs et des mains blanches ne constitue pas une preuve, et son passé s'accorde mal avec le passé d'esclave de Gulnare :

Ces accents chers comme ses montagnes natales, éveillaient en ses oreilles leurs échos absents, lui rappelaient des amis, des proches, des parents, des voix familières à présent perdues, abjurées pour un seul — son ami, son tout... (Chant I, st. 25.)

Malgré cela, c'est Lara, en mourant, qui pointe son doigt vers l'Orient (Chant II, st. 19). En vérité, cette femme travestie n'a guère d'oriental que son nom, auquel elle ne répond pas toujours, et le fait de maîtriser d'« autres langues » (Chant I, st. 27). À aucun moment il n'est fait référence à une pratique religieuse ou à une coutume sociale (pour la toilette, par exemple). Avec ce personnage de Kaled, Byron semblait pousser l'orientalisme jusqu'à l'abstraction.

Les motivations qui poussèrent Byron à écrire ces deux nouveaux contes sont restées mystérieuses ; c'est à peine s'il les évoque dans ses lettres, comme s'ils avaient constitué une corvée ou une formalité. Les deux seuls propos à peu près conséquents émanent de moments de relâchement et de confiance. Le premier est un passage de son *Journal de Londres* :

« Le Corsaire » a été conçu, écrit, publié, &c. depuis la dernière fois que j'ai tenu ce Journal. On me dit qu'il a un grand succès ; — il a été écrit *con amore*, et en grande partie d'après *la vie*. Murray est satisfait de son parcours ; et si le public l'est tout autant à la lecture, l'affaire est close. ⁽³⁵⁾

Le second se trouve dans les conversations avec Medwin, lors d'une discussion sur les femmes :

Mais, n'écrivons-nous pas tous pour elles ? Je suis sûr d'avoir été plus heureux de la gloire qu'acquiert mon « Corsaire » que de celle de n'importe lequel de mes livres. Pourquoi ? pour la raison même qui le fit briller, et dans les *boudoirs*. Qui n'écrit pas pour plaire aux femmes ? ⁽³⁶⁾

Jamais il ne défendit *Lara*.

4. « *Le théâtre des actes les plus importants.* »
Les Mélodies hébreuses

Byron n'en avait pas terminé avec ses contes orientaux lorsqu'un intermède lui fut proposé. Par l'entremise de son ami Douglas Kinnaird, le compositeur Isaac Nathan le contacta au sujet d'un projet de publication. Il s'agissait d'écrire de courts poèmes en lien avec le peuple juif tel qu'il apparaissait dans les Écritures, que Nathan mettrait ensuite en musique. Contre toute attente, Byron accepta et se mit immédiatement au travail.

Les *Mélodies hébreuses* comptent trente poèmes au total. Certains de ces poèmes furent écrits avant la demande de Nathan en juin 1814, d'autres ont à première vue peu de rapport avec le projet initial. Ces poèmes-là peuvent donner l'impression que Byron ne s'impliqua pas autant qu'il le prétendit, mais il faut reconnaître qu'il fut très occupé pendant toute la période d'écriture (de janvier 1814 à février 1815), aussi bien dans sa vie intime que dans sa vie d'auteur : il poursuivait sa liaison avec Augusta tout en se rapprochant d'Annabella (fiançailles, puis mariage ; voir le Dossier n°13), et continuait par intermittence d'écrire *Le Siège de Corinthe* (nous y reviendrons) et *Parisina*.

Ce qui surprend le plus dans le projet de Nathan est qu'il se soit adressé à un poète goï. Il est évident qu'il choisit Byron pour sa notoriété et son talent, mais il prenait le risque de se voir confier des textes fades ou stéréotypés. Thomas Moore avait écrit ses *Mélodies irlandaises* (*Irish melodies*) parce qu'il était Irlandais ; mais Byron n'était pas Juif : tout ce qu'il connaissait de l'histoire et de la culture des Juifs venait de livres, et de livres plutôt anciens. Et de fait, la *Bible* fut sa première source : plusieurs des *Mélodies* furent de simples imitations. Il s'inspira également de certains historiens antiques, tel Flavius Josèphe. Le résultat est un corpus hétérogène, mais d'une grande beauté, dégageant un fort sentiment de mélancolie.

Étonnamment, ces poèmes parviennent à rendre très vivant et très crédible un Orient que Byron n'avait pas pu visiter (à son grand regret, nous l'avons vu), et qu'il ne connaissait que par des sources indirectes. Nulle part mieux que dans ces *Mélodies* Byron n'a rendu aussi présente la géographie orientale : les éléments de décor qui reviennent d'un poème à l'autre renforcent le sentiment d'authenticité et donnent de l'unité au corpus. Ce sont les montagnes et les collines, les fleuves et leurs rivages, les arbres, et la terre avant tout, la terre que les Hébreux ont perdue. Car le poète prend soin de lier systématiquement cette géographie à ses habitants naturels, les animaux et les peuples, rappelant que le sort des seconds ne vaut pas celui des premiers :

Tribus au pied errant et au cœur las, comment allez-vous fuir au loin et trouver le repos ?
La colombe a son nid, le renard a son trou, le genre humain ses pays — Israël, que la tombe !
("Oh ! pleurez pour ceux".)

Ailleurs, ce n'est plus aux animaux que les Hébreux ont cédé leur place, mais à d'autres peuples :

Sur les berges du Jourdain s'égarèrent les chameaux des Arabes ; sur la colline de Sion prient
les sectateurs du Faux Dieu ; l'adorateur de Baal s'incline sur les pentes du Sinai. ("Sur les
berges du Jourdain")

De ce point de vue, le poème le plus explicite est certainement "La gazelle sauvage", le plus oriental du corpus (voir la traduction proposée ci-après p. 31). Nathan, dans l'édition augmentée qu'il publia en 1829, salua l'art avec lequel Byron avait su donner, en quelques touches vigoureuses, un authentique ancrage oriental à ce poème :

Lord Byron fut de tout temps très heureux dans ses allusions métaphoriques ; les majestueux pas de la gazelle, bondissant sur les montagnes avec plus d'exaltation dans le jugement de ses propres pouvoirs que tout autre animal, buvant indifféremment aux ruisseaux comme un des seigneurs de la création, offre un tableau combinant à la fois une élégance de forme et une évidente conscience de sa propre structure.

Les cèdres du Liban sont magnifiquement amenés comme un témoignage de ce qu'Israël fut autrefois, et les palmiers de la plaine sont espacés et dispersés afin de prendre heureusement racine, en nul autre sol : pareils à ces derniers, les fils de Juda sont privés de leurs possessions paternelles, ils dépérissent et meurent en exil, et les cendres de leurs pères cessent de se mêler pour la postérité, n'ayant aucune sépulture certaine. ⁽³⁷⁾

Sans surprise, la rédaction de ces poèmes ne fit d'ailleurs que raviver son goût pour l'Orient : Nathan rapporte qu'au cours de leurs nombreuses conversations, « il exprimait fréquemment le désir

de voir le lieu qui fut le théâtre des actes les plus importants qui aient jamais influencé les intérêts du genre humain »⁽³⁸⁾. Ce rêve ne se concrétisa pas.

Mais l'Orient n'est pas qu'un paysage, et les *Mémoires* proposent aussi de beaux portraits humains. Le plus célèbre est celui de la belle qui « avance en beauté », aux tresses « noir corbeau » et à l'allure majestueuse, inspirée du *Cantique des cantiques*. Cette beauté orientale demeure cependant très abstraite, tout comme la fille de Jephthé dans le poème éponyme. Les figures masculines sont essentiellement liées au pouvoir, et leur valeur se mesure à leur attachement au pouvoir, dont le diadème est le symbole. Celui-ci est brandi par Saül lorsqu'il exhorte ses troupes :

Adieu aux autres ; mais jamais nous ne nous séparerons, héritier de ma royauté, fils de mon cœur ! Brillant est le diadème, sans limites la puissance, ou royale la mort qui nous attend ce jour ! (“Chant de Saül avant sa dernière bataille”)

En revanche, il n'est plus qu'une « babiole sans valeur » pour un Balthazar devenu la risée de tous (“À Balthazar”). Le plus long des deux poèmes consacrés à ce roi offre à Byron l'occasion de décrire un festin à l'orientale qui préfigure ceux de Sardanapale dans la tragédie de 1821, mais nous sommes loin des fastes de la *Promise* :

Le roi se trouvait sur son trône, les satrapes emplissaient la salle. Mille lampes brillantes luisaient au-dessus de cette haute festivité ; mille coupes d'or qu'en Juda on juge divines : — la vaisselle de Jéhovah contenant le vin du Païen impie ! (“Vision de Balthazar”)

Mais, dans le genre martial, le sommet du recueil reste certainement “La destruction de Sennachérib”, première vraie description d'une bataille dans l'œuvre de Byron. Nous renvoyons aux deux imitations publiées dans le Dossier n°4.

On l'aura compris, même s'il est rendu de manière très efficace, l'Orient des *Mémoires hébreuses* est assez conventionnel. C'est celui d'un monde très ancien, connu à travers le mythe plus que par l'histoire, qui fascinait moins Byron que d'autres poètes de l'époque romantique. Il s'acquitta néanmoins de sa tâche avec brio, signant son meilleur recueil de poèmes courts.

5. « Pourquoi je m'attarde autant & si souvent sur les mêmes sujets. »
Le Siège de Corinthe et Le Conte de Calil

... Vous vous demanderez peut-être pourquoi je m'attarde autant & si souvent sur les mêmes sujets & décors — mais le fait est que je me suis rendu compte qu'ils s'effaçaient rapidement de ma mémoire — & j'étais en même temps si partial quant à leurs lieux (& les événements liés à ces lieux) que je les ai imprimés pendant que je le pouvais — sous des couleurs telles que je les vois maintenant — mais j'aurais pu faire des confusions & me tromper ensuite — si j'avais repoussé plus longtemps ces efforts de description.⁽³⁹⁾

Voilà ce que Byron confiait à Leigh Hunt en février 1816. Depuis plusieurs années déjà, il peinait en effet à mener à bien un poème qui s'inscrivait dans la lignée de ses contes turcs pour ce qui était des relations entre les protagonistes, mais auquel il ambitionnait de donner une dimension historique nouvelle : *Le Siège de Corinthe* (*The Siege of Corinth*). Selon certains historiens se basant sur l'étude des manuscrits, ce poème aurait été commencé dès 1812, avant même *Le Giaour*. Son histoire serait liée à celle de son jumeau *Parisina* (en 1816, Byron insista pour les publier conjointement), même si ce dernier poème n'a rien d'oriental. Des vers seraient passés d'un poème à l'autre. La composition se serait poursuivie par périodes irrégulières, de 1812 à 1815, et il aurait fallu au poète toute l'année 1815 pour achever son récit.

Même si ce nouveau poème ne portait plus le sous-titre de « conte turc », il renouait clairement avec les premiers contes de Byron. Ce dernier reprenait les habitudes de ses premiers contes en mettant de nouveau à contribution ses souvenirs de voyage : il se souvenait des cadavres dévorés par des chiens vus à Constantinople, et le précisait en note. Dans une autre de ces notes, il reparlait de *Vathek*, « une œuvre que je n'ai jamais mise à contribution ou lue sans un renouvellement de gratification ».

Mais cette fois-ci, le drame intime s'inscrivait dans une lutte plus vaste, un épisode de la grande Histoire. Pour mieux combiner ces deux dimensions, Byron avait eu recours à un cas de figure qu'il n'avait pas encore utilisé : le personnage principal, Alp, est un Chrétien passé au service des Musulmans. Ce renégat a changé de nom, il se rase la tête et porte le turban (st. 4) ; il s'est même

converti à l'islam (st. 5). Malgré la bravoure dont il fait un exemple, il est mal accepté de ses nouveaux frères :

Mais cependant son origine chrétienne était pour eux à peine moins qu'un péché. Ils enviaient même la renommée impie qu'il avait acquise sous un nom musulman ; car lui qui était leur chef le plus puissant avait été dans sa jeunesse un amer Nazaréen. (St. 12.)

Sa qualité de transfuge s'avère d'ailleurs fatale : c'est son attachement à Francesca qui lui fait perdre ses moyens un instant de trop. Alp est empli de haine comme le Giaour, mais son implacabilité n'a pas l'excuse de l'amour ; il finit par se fait surprendre bêtement comme Selim et comme lui passe d'un coup du triomphe à la mort.



Alp et Francesca parmi le champ de bataille de Corinthe.

Mais plutôt que ce personnage à cheval entre deux mondes, et qui n'appartient finalement à aucun, l'intérêt principal du *Siège de Corinthe* est sa description de l'armée ottomane. Il est patent que Byron s'était renseigné et qu'il tenait à ce que son récit soit crédible. Il commence par décrire assez sommairement le campement :

Sur la crête du mont Cithéron on voit étinceler deux fois dix mille lances ; et en bas dans la plaine de l'isthme d'un rivage à l'autre des deux mers, les tentes sont montées, le croissant brille parmi les lignes des Musulmans ligués ; et les bandes de sombres Spahis avancent sous le regard de pachas barbus ; et aussi loin que l'œil puisse voir, les cohortes enturbannées remplissent la plage ; ici l'Arabe fait agenouiller son chameau, là le Tartare fait tourner son cheval ; le Turcoman a laissé son troupeau pour ceindre le sabre à sa taille ; et les volées de tonnerre se déversent au point de rendre doux le rugissement des flots. (St. 2.)

Puis au moment de l'assaut final, il donne plus de détails, conférant à son récit un effet particulièrement dynamique :

Écoutez les trompettes et les tambours, et le lugubre son des cornes barbares, et le claquement des bannières qui s'animent en se redressant, et le hennissement des coursiers, et le brouhaha de la multitude, et les chocs, et les cris : « Ils arrivent, ils arrivent ! » Les queues de cheval sont enlevées du sol, et les épées de leur fourreau ; et ils forment les rangs, et n'attendent que le signal. Tartares, et Spahis, et Turcomans, pliez vos tentes et accourez à l'avant-garde ; montez, éperonnez, occupez la plaine, afin que toute tentative de fuir soit vaine, lorsqu'ils jailliront de la ville ; et nul n'échappera, âgé ou jeune, qui ait figure chrétienne ; tandis que vos frères à pied, d'un fier bloc, couvriront de sang la brèche par laquelle ils passeront.

Les coursiers sont tous bridés, et tirent sur leurs rennes ; tous les cous sont courbés, et les crinières flottent ; blanche est l'écume de leur champion sur le mors ; les lances sont levées ; les mèches sont allumées ; les canons sont pointés, et prêts à rugir, et à détruire les murs qu'ils ont déjà fissurés ; chaque janissaire forme sa phalange. Alp est à leur tête ; son bras droit est nu, ainsi que la lame de son cimenterre ; le khan et les pachas sont tous à leur poste, le vizir lui-même à la tête de l'armée. Quand la couleuvrine donnera le signal, en avant ! qu'il n'y ait plus dans Corinthe un être vivant — un prêtre à son autel, un chef dans son palais, un être dans sa demeure, une pierre sur son mur. Par Dieu et le prophète — Alla Hu ! que ce taïaut sauvage nous mène aux cieux ! (St. 22.)

La description de l'attaque donne l'occasion à Byron de montrer les Orientaux sous un aspect qu'il avait peu abordé depuis *Le Giaour* : celui de leur haine supposée pour les autres religions, et pour le Christianisme en particulier. Lui qui avait jusqu'ici fait preuve d'une mansuétude certaine pour les Turcs, insiste maintenant sur le plaisir qu'ils prennent à souiller et à détruire les objets du culte chrétien :

... Ils font tomber les statues de leurs niches, et dépouillent les chapelles de leurs riches offrandes, et d'une main brutale à l'autre s'arrachent la vaisselle d'argent que les saints ont bénie. Jusqu'au principal autel ils courent ; oh quel superbe spectacle il faisait ! sur sa table se voyait encore la coupe d'or consacrée ; massive et profonde, cette prise scintillante brillait de tous ses feux dans les yeux des pillards... (St. 32.)

Le sacrilège ne sera évité que par le sacrifice radical du père de Francesca. Il n'en signifiera pas moins la défaite du camp occidental.

Tout à ses envies d'Histoire, Byron, au moment même où il achevait *Le Siège de Corinthe*, commençait un autre conte oriental : *Le Conte de Calil* (*The Tale of Calil*). Ce conte est mal connu et n'a pratiquement jamais été étudié. Il faut dire qu'il n'a été publié qu'en 1985 dans le supplément littéraire du *Times* ; une traduction française parut l'année suivante dans la *Nouvelle revue française* ⁽⁴⁰⁾. Il s'agissait de la seconde tentative de Byron d'écrire un récit en prose, et celle-ci, comme la précédente et comme les suivantes, resta inachevée (la date du « 14 mars 1816 » inscrite sur le manuscrit le situe au pire moment de la séparation des époux Byron). Tel qu'il nous est parvenu, ce conte est assurément incomplet, mais fait néanmoins sens, comme s'il s'interrompait au premier chapitre.

L'histoire se déroule à Samarkand, dans l'actuel Ouzbékistan, « l'an 800 de l'Hégire » (Byron reprend ici le point de vue musulman, comme dans certains fragments du *Giaour*), soit au XIV^e siècle. Indignée contre les exigences du puissant Tamerlan, la population s'est révoltée ; elle désigne Calil, un modeste habitant, comme son ambassadeur. Celui-ci doit aller demander protection au sophi (schah) de Perse, mais au lieu de partir pour Ispahan, il rejoint Delhi où campe Tamerlan. Se trompant sur les intentions de Calil, le conquérant le remercie de l'avoir averti ; il lui accorde la clémence tout en promettant de féroces représailles pour les habitants de Samarkand. Un matin, la ville insurgée se réveille encerclée par l'armée de Tamerlan.

Géographiquement parlant, *Le Conte de Calil* est le plus oriental des contes de Byron. Nous sommes là très au-delà de la zone qu'il avait explorée. Mais le poète ne semble pas chercher la véracité. Le conte est certes très crédible, regorgeant de mots orientaux et de références culturelles musulmanes, mais il penche déjà clairement vers la parodie. S'inspirant des fluctuations de la langue turque avant sa standardisation, Byron consacre tout le début du récit à une discussion sur la manière de prononcer le nom du fils de Calil, que ce dernier appelle Demir Bash, mais que son épouse Sudabah appelle Demir Tash. Ce type de développements *en marge*, volontairement disproportionnés, préfigure les interminables digressions de *Don Juan*.

Comme le futur chef-d'œuvre, le conte est avant tout prétexte à commenter des faits sociaux et politiques : comment les excès des gouvernants génèrent des excès chez les gouvernés, comment la lâcheté pousse à l'opportunisme. Derrière la trahison de Calil se profile probablement le cas de Talleyrand face à Napoléon I^{er} (Byron prend soin d'expliquer que le surnom de Tamerlan signifie « Timour le boiteux » et on sait que le ministre était appelé « le diable boiteux »). Byron, qui venait de peindre un traître en la personne d'Alp, et qui regardait certainement celle qui n'était déjà son épouse comme une traîtresse, avait toujours été sensible à toutes les formes de reniement. Son mépris pour Wordsworth et Southey n'eut jamais d'autre source.

Malgré ces échos modernes *Le Conte de Calil* n'en est pas moins intéressant en tant que conte oriental. Un des épisodes les plus représentatifs est celui où l'ambassadeur se présente au monarque ;

la description est à mi-chemin entre celle des contes turcs et celle du Chant V de *Don Juan*, et l'érudition est déjà au service de l'humour :

Tamerlan à ce moment-là se consolait dans son harem : — il possédait le nombre légal d'épouses — et était un mari attentif — mais pendant ses expéditions celles-ci restaient chez lui — et on permettait au Souverain Tartare de jouir de la faveur d'un chaste concubinage — durant la partie guerrière de l'année. — —

Mais le jour suivant l'arrivée de Calil — & avant que l'ambassadeur n'ait pu se présenter — Sa Majesté fut saisi d'un accès de Goutte — qui irrita ses doigts de pieds et son humeur à un tel point — que Calil commença à regretter de n'avoir pas suivi la route indiquée dans ses instructions — une considération qui venait un peu tard. Mais il n'y avait pas moyen d'éviter l'audience — car Timour était un homme occupé — et bien qu'indisposé — ne voulut rien reporter — ainsi, entre deux longues doubles files d'eunuques blancs et noirs — rangés comme les pièces d'un jeu de dames ; vêtu d'un long Caftan d'apparat — et conduit à travers les avenues du pavillon royal — Calil, avec moult palpitations et prosternations, fit sa révérence en la sublime présence. Quand Tamerlan, au lieu des hommes attendus & de l'argent, n'entendit parler que de la rébellion de ses sujets & de l'expulsion de ses troupes — il devint furieux — et jura sur le pigeon qui picorait la purée de pois sur l'oreille de Mahomet — et sur la bosse du Chameau sacré — qu'il parsèmerait de sel la terre sur laquelle se tenait Samarkand — et ferait un souper pour les corbeaux de tous ses habitants. — — ⁽⁴¹⁾

Il est difficile de mesurer l'estime que Byron pouvait porter au *Conte de Calil*. Sans doute fut-il sacrifié lors du départ pour l'exil, car il n'y fit jamais allusion et en oublia le manuscrit jusqu'à sa mort. Il est certain que le virage de 1816 lui souffla de nouveaux désirs : après le bref intermède suisse, l'Italie et Venise en particulier captèrent suffisamment son attention pour le détourner de son rêve de revoir l'Orient. Elles devinrent également sa principale source d'inspiration : la vie et l'œuvre de Byron se trouvaient de nouveau synchronisées et cette adéquation lui donnait le sentiment de ne pas totalement rester dans la fiction, ce qu'il détestait plus que tout. Dans ce contexte, un conte oriental eût détoné ; c'eût été le conte de trop.

6. « *Ma façon de penser orientale & compliquée.* » *Intermèdes*

Ce fut avant tout Venise qui détourna Byron de ses rêves orientaux. Le climat, l'architecture, les produits qu'on y trouvait, la manière de vivre de ses habitants et jusqu'à leur physique (« Elle a les yeux larges et noirs des Orientaux. », disait-il de Marianna Segati), tout lui rappelait l'Orient en plus accessible, en moins compliqué (pour ce qui était des femmes, notamment). Venise, c'était l'Orient qui venait à lui : « c'est un de ces lieux que je connaissais avant de les avoir vus — et qui m'a toujours beaucoup hanté — après l'Orient. » (Ces propos ayant déjà été cités dans le Dossier n°14, nous y renvoyons pour les références.)

Ses visites au monastère de San Lazzaro constituèrent pour lui une authentique rencontre avec l'Orient. Il y côtoya des moines imprégnés de traditions lointaines, en qui il retrouva un peu des Grecs qu'il avait tant aimés, opprimés et occupés comme eux, luttant pour que leur culture ne meure pas. Cette situation trouva un écho dans la *Grammaire arménienne et anglaise* (*A Grammar Armenian and English*) qu'il composa avec eux :

Mais c'est de la disparition du Paradis lui-même que date pratiquement le malheur du pays, car même s'il fut longtemps un puissant royaume, il fut à peine indépendant, et les satrapes de Perse et les pachas de Turquie ont à part égale désolé la région où Dieu créa l'homme à son image. ⁽⁴²⁾

La langue arménienne le passionna par cela même qu'elle lui rappelait l'Orient. C'est ce qu'il confia à sa sœur au début de son apprentissage :

... Et si tu me demandes pour quelle raison j'étudie cette langue hors du commun — je peux seulement répondre qu'elle est orientale & difficile — & qu'elle m'occupe — ce qui constitue — comme tu connais ma façon de penser orientale & compliquée — des raisons suffisantes. ⁽⁴³⁾

Parmi les exercices de traduction qu'il effectua, un texte dut lui plaire tout spécialement : “Les plaisirs des maisons d'été à Byzance” (voir p. 35). Ce poème mêlant prose et vers, œuvre d'un des

pensionnaires de San Lazzaro, vantait en un style très oriental, voire asiatique, les beautés incomparables des paysages que Byron avait longuement explorés en 1810. La version qu'il en fit ne fut malheureusement jamais publiée de son vivant, oubliée au profit d'autres projets. Bientôt, la discipline devait céder la place à la dissipation, mais ces quelques mois passés en compagnie des Arméniens eurent presque pour lui la saveur du Grand Tour.

Preuve que l'Orient n'avait pas quitté son imagination, à la même période, Byron exécuta la traduction d'un autre poème à caractère oriental : "Une très plaintive ballade à propos du siège et de la conquête d'Alhama" ("A very mournful ballad on the siege and conquest of Alhama" ; voir p. 34). Même si, comme Byron le précise dans sa présentation, il en existe une version arabe, l'original est espagnol. Le poème parle de la guerre contre les Maures, au IX^e siècle : un roi maure (Aboul-Hassan) apprend que la ville d'Alhama a été reprise par les Chrétiens ; un vieux sage présente cette défaite comme un châtiment en réponse au massacre des Abencérages, et lui prédit qu'il perdra bientôt son royaume et sa vie ; le roi lui fait trancher la tête et l'expose sur les murailles ; toute la ville pleure cette perte.

Byron n'avait plus évoqué les Maures d'Espagne depuis le Chant I du *Pèlerinage* ; il est assez surprenant qu'il ait attendu de se trouver en Italie pour se mettre à traduire de l'espagnol. Peut-être tomba-t-il simplement sous le charme de ce poème. Il semble en tout cas qu'il se soit pris au jeu, car selon certains chercheurs, plusieurs strophes ne figurent pas dans l'original ; ce sont celles où il est question de loi :

« Celui qui n'a pas de respect pour les lois doit périr par la loi ; et Grenade doit être conquise, et toi-même avec elle être défait » Malheur à moi, Alhama !

Le feu sortait des yeux du vieux Maure, la fureur du monarque commença à monter, parce qu'il répondait, et parce qu'il excessivement bien des lois. Malheur à moi, Alhama !

« Il n'y a aucune loi qui permette de dire des choses si blessantes pour les oreilles des rois. »
— Ainsi, grondant de colère, parla le roi Mauresque, et il le condamna à mort. Malheur à moi, Alhama ! (St. 12-14.)

Cette traduction ne connut pas le sort de la précédente : elle vint compléter le Chant IV du *Pèlerinage*, avec l'original en regard, avant d'être intégrée aux *Œuvres complètes*. Puis Byron passa à autre chose — sans oublier tout-à-fait l'Orient.

7. « Je pourrais en décrire bien davantage. »
Beppo et Don Juan

En octobre 1817, Byron commença *Beppo*. En écrivant ce poème, il avait deux objectifs : tester sur la longueur la technique de l'*ottava rima*, qu'il n'avait employée que dans l'"Épître à Augusta", et parler de Venise. Mais l'envie d'inclure des éléments orientaux ne l'avait pas quitté ; et pour cause, puisque l'idée même du poème émanait d'une anecdote authentique. Cette anecdote lui avait été racontée par Pietro Segati, le mari de Marianna. Hobhouse, qui était présent ce soir-là, la nota dans son journal :

Un Turc était arrivé à l'auberge de la Regina di Ungheria à Venise, et y logeait. Il demanda à parler à la patronne de l'auberge, une forte femme d'une quarantaine d'années, qui s'occupait de quelques enfants, et qui avait perdu son mari en mer plusieurs années avant. Après quelques vagues propos, mon hôtesse s'approcha du Turc, qui ferma immédiatement la porte et commença à la questionner sur sa famille et son défunt mari. Elle lui avoua sa perte. Quand le Turc lui demanda si son mari avait sur lui quelque marque particulière, elle répondit : — Oui, il avait une cicatrice à l'épaule. — Quelque chose comme cela ? demanda le Turc, abaissant sa tunique. Je suis ton mari ; je suis allé en Turquie — j'ai amassé une large fortune et je te fais trois offres : soit quitter ton amoroso et venir avec moi ; soit rester avec ton amoroso ; soit accepter une pension et vivre seule. La dame n'a pas encore donné sa réponse, mais Madame Zagati [*sic*] a dit : « Je suis sûre que je ne quitterais pas mon amoroso pour mon mari. » — en regardant Byron. Tout ceci est énorme, même pour moi. ⁽⁴⁴⁾

Pour Byron, c'était au contraire un point de départ idéal pour raconter une histoire classique de triangle amoureux dans le cadre vénitien qu'il découvrait encore avec délectation (voir le Dossier n° 14). Et, comble de bonheur, il allait pouvoir y ajouter une note orientale.

L'intérêt de *Beppo* relativement au thème qui nous occupe ne tient pas à l'histoire ou aux personnages, mais au ton employé par Byron : il s'agit de sa première illustration d'un Orient humoristique. Les descriptions sont empreintes d'ironie et de malice ; elles servent aussi de support à une critique de l'Occident, et singulièrement de l'Angleterre. Voici par exemple comment est évoqué le sort des femmes :

C'était un Turc, de la couleur de l'acajou ; Laura le vit et en fut tout d'abord heureuse, parce que les Turcs admirent grandement la philogynie, bien que l'emploi qu'il font de leurs femmes soit triste ; on dit qu'ils ne traitent pas mieux qu'un chien la pauvre femme, qu'il achètent comme une pouliche : ils en ont un grand nombre, quoiqu'ils ne les montrent jamais ; quatre épouses selon la loi, et des concubines « ad libitum ».

Ils les enferment, les voilent, et les surveillent tout le jour, elles peuvent à peine voir leurs connaissances mâles, si bien que leur temps ne s'écoule pas aussi gaiement qu'on le suppose chez les nations du nord ; le confinement doit également les faire paraître pâles : et comme les Turcs abhorrent les longues conversations, leurs jours se passent soit à ne rien faire, soit à se baigner, à pouponner, à faire l'amour, et à coudre.

Elles ne savent pas lire, et donc ne marmonnent pas de critique ; elles n'écrivent pas non plus, et donc n'émeuvent pas la muse ; jamais on ne les a prises à l'épigramme ou au bon mot, elles ne connaissent ni romances, ni sermons, ni pièces, ni comptes rendus — dans les harems l'érudition nous créerait un beau schisme ! Mais heureusement ces beautés n'ont rien des *bleus*, elles n'ont aucun Botherby pressé de leur montrer « ce charmant passage dans le tout dernier poème ». (St. 70-72.)

Plus loin, lorsque le mystérieux Turc révèle qu'il n'est autre que son mari Giuseppe, Laura le sature de questions dont certaines relèvent de la pure grivoiserie. C'est un Byron bien différent de celui du *Giaour* qui se permet maintenant d'évoquer, par la bouche d'une femme, la circoncision et d'autres spécificités orientales :

« Et êtes-vous *vraiment, authentiquement*, un Turc maintenant ? Avez-vous convolé avec d'autres femmes ? Est-ce vrai qu'ils se servent de leurs doigts comme fourchette ? En vérité c'est le châte le plus beau — sur ma vie ! Vous me le donnerez ? On dit que vous ne mangez pas de porc. Mais comment, pendant tant d'années, avez-vous réussi à — sacré Dieu ! ai-je jamais ? Non, je n'ai jamais vu un homme devenir aussi jaune ! Comment va votre foie ? (St. 92.)

Pour finir, Byron renchérit sur la question des conversions : comme Alp, Beppo avait renié la religion chrétienne, mais il renie à son tour la religion musulmane et se fait rebaptiser. L'heure était décidément à la farce.

Quatre mois après la publication de *Beppo*, Byron commençait ce qui allait être sa grande œuvre, la plus longue en matière de gestation, et la plus ambitieuse certainement : *Don Juan* (pour plus de détails sur la composition de ce poème, voir le Dossier n°10). Il n'avait alors qu'une vague idée de ce qu'il allait faire de son héros, mais il ne faisait aucun doute qu'à un moment ou un autre il le mettrait en contact avec le monde oriental : Juan l'Espagnol, par la Méditerranée, touche bientôt aux rivages de la Grèce, puis à la Turquie, deux lieux que Byron connaissait bien et auxquels il semblait ne jamais pouvoir échapper.

En réalité, toute la première moitié de *Don Juan* baigne plus ou moins dans une ambiance orientale. Juan semble avoir un net penchant pour les femmes d'ailleurs : Donna Julia, son premier amour est « d'origine mauresque » (Chant I, st. 56) ; Haidée, sa deuxième amante, également (« ... La mère d'Haidée était de Fez... », explique une note à la strophe 70 du Chant III). Les deux personnages sont très réussis et mériteraient d'être commentés, mais ils n'ajoutent rien de fondamental à la vision de l'Orient de Byron, rien qui n'ait été dit dans *La Promise d'Abydos* ou *Le Corsaire*.

La seule différence notable tient à la précision des descriptions, Byron ne se contentant plus de puiser dans ses souvenirs de voyage (lesquels remontaient à dix ans déjà) : « ... La plupart des descriptions d'*éléments décoratifs* au Chant 3 sont tirées du *Tripoli* de Tully — (s'il vous plaît *notez cela*) — et le reste de mes propres observations. »⁽⁴⁵⁾ Le livre en question, intitulé *Récit d'un séjour de dix ans à Tripoli en Afrique* (*A Narrative of ten years' residence at Tripoli in Africa*, 1816), signé Richard Tully, mais en réalité écrit par sa belle-sœur, lui fournit en effet de nombreux détails pour décrire les intérieurs ou les vêtements, des détails autrement plus crédibles que ceux qu'avait pu offrir *Vathek*. Encore cette précision n'avait-elle pas que des avantages, comme Byron le reconnaissait lui-même :

Pendant ce temps Gulbeyaz, lorsque son Roi fût parti, se retira dans son boudoir, un lieu charmant pour l'amour ou le déjeuner ; privé, plaisant, tranquille, et riche de tous les artifices qui peuvent agrémenter ces gais recoins : — maintes pierres précieuses étincelaient au plafond, et maints vases de porcelaine contenaient des fleurs entravées, ces consolatrices captives des heures d'une captive.

La mère des perles, le porphyre et le marbre, rivalisaient les uns avec les autres en ce lieu coûteux ; on entendait gazouiller de dehors des oiseaux chanteurs ; et les vitraux qui éclairaient cette belle grotte faisaient varier chaque rayon. — Mais toutes les descriptions fausseraient le véritable effet, aussi valait-il mieux que nous se soyons pas trop précis ; une esquisse est ce qu'il y a de mieux, l'imagination du lecteur éveillé fera le reste. (Chant VI, st. 97-98.)

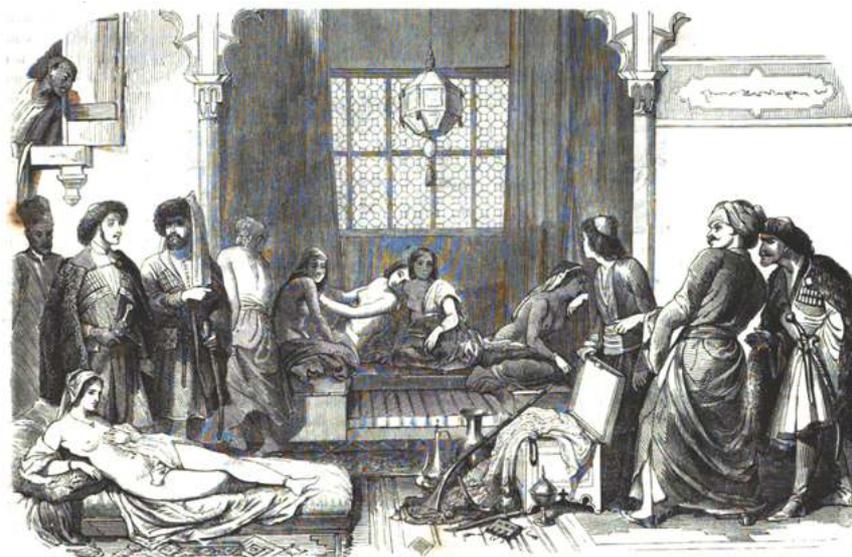
Des sources, Byron en utilisa d'autres, qu'il se fit un scrupule de nommer, et plus seulement en notes. Mais, au fond, la méthode restait la même : mêler érudition et souvenirs personnels, comme il l'avait fait depuis *Le Giaour*. Le portrait du sultan au Chant V est écrit en des vers brillants, rehaussés d'un humour irrésistible, mais il ne fait que prendre la suite de ceux d'Ali Pacha ou de Giaffir — Byron ne fait-il pas, une fois de plus, référence au supplice du sac ? — :

Son Altesse était un homme d'un maintien solennel, portant un châle jusqu'au nez, et une barbe jusqu'aux yeux, échappée d'une prison pour présider une cour, le récent décès de son frère par corde d'arc avait causé son ascension ; c'était un aussi bon souverain que ceux qui sont mentionnés dans les histoires de Cantemir ou de Knolles, dans lesquelles peu brillent sauf Soliman, la gloire de leur lignée.

Il allait à la mosquée en grande pompe, et disait ses prières avec davantage que la « scrupulosité orientale » ; il laissait au vizir toutes les affaires d'état, et ne montrait qu'une piètre curiosité royale — je ne sais pas s'il avait des soucis domestiques, nulle démarche ne prouvait une animosité conjugale ; quatre épouses et deux fois cinq cents jeunes filles, invisibles, étaient gouvernées aussi calmement qu'une reine chrétienne.

Si de temps à autre il se produisait un léger dérapage, on n'entendait guère parler de la criminelle ou du crime ; l'histoire passait à peine une seule lèvre — le sac et la mer avaient tout arrangé en un rien de temps, et personne ne leur arrachait leur secret ; le public n'en savait pas plus que n'en sait ce poème ; aucun scandale ne faisait de la presse quotidienne un fléau — la morale s'en portait très bien, et les poissons mieux encore. (St. 147-149.)

En revanche, l'épisode du harem marque une étape plus décisive dans la vision byronienne de l'Orient : jusque-là, le lecteur n'avait fait qu'entrevoir ce lieu de tous les fantasmes ; il y entrait véritablement cette fois-ci. Et pour mieux savourer l'événement, Byron prenait le temps de détailler tout le processus.



Le marché aux esclaves de Constantinople.

Comme le rapporte le journal de Hobhouse, à Malte, le 8 septembre 1809, Byron avait parié 20 guinées qu'il entrerait dans le marché aux esclaves de Constantinople, qui était alors interdit aux Occidentaux, mais rien n'indique qu'il y soit parvenu. Dix ans après, il pouvait enfin s'offrir ce luxe, et il ne se gêna pas pour en tirer tous les effets possibles, faisant le parallèle avec les animaux, et rappelant au passage le sort des Noirs :

Une foule de frissonnants esclaves de toutes nations, de tous âges et de tous sexes, avaient été mis en rang dans le marché : chaque espèce avec son marchand, à sa place. Pauvres êtres ! leur bonne mine était tristement changée : tous sauf les Noirs semblaient accablés par la vexation, séparés loin de leurs amis, de leurs foyers, et de la liberté ; les Nègres montraient plus de philosophie — habitués à cela, sans doute, comme les anguilles à être écorchées.

[...]

À ce moment précis, un vieux personnage noir et neutre, du troisième sexe, fit un pas en avant et, observant les captifs, sembla étudier leurs mines et leur âge, ainsi que leurs capacités, afin de découvrir s'ils convenaient à la cage qu'il leur destinait ; jamais une dame n'a été lorgnée par un amant, un cheval par un parieur, une étoffe par un tailleur, un honoraire par un juriste, un criminel par un géôlier,

Comme un esclave l'est par son futur enchérisseur. C'est amusant d'acheter nos congénères ; et tous sont à vendre, si vous considérez leurs passions, et le font avec dextérité ; certains cèdent à une belle physionomie, d'autres à un chef de guerre, d'autres encore pour une place — comme les y poussent leur âge ou leur nature ; la plupart exigent de l'argent comptant — mais tous ont leur prix, qui va d'une couronne à un coup de pied, selon leurs vices.

L'eunuque, les ayant examinés avec soin, se tourna vers le marchand, et commença à proposer un prix, d'abord pour un, puis pour la paire ; ils marchandèrent, discutèrent, jurèrent aussi — oh que oui ! comme s'ils fussent dans une vraie foire chrétienne, cherchant à faire baisser le prix d'un bœuf, d'un âne, d'un agneau, ou de tout autre petit dernier ; si bien que leur débat sonnait comme une bataille, étant donné la qualité de cet attelage de bétail humain.

Enfin ils se mirent d'accord simplement en grognant, en sortant leurs répugnantes bourses, en retournant chaque pièce d'argent, en faisant tomber quelques-unes par terre, en pesant les autres dans leur main, et en mêlant par erreur des paras aux sequins, jusqu'à ce que la somme soit correctement comptée, après quoi le marchand, rendant la monnaie et signant tous les reçus, commença à penser au dîner. (Chant V, st. 7, 26-29.)

La suite, narrant l'introduction de Juan dans le harem, relève d'un genre littéraire bien différent, plus proche de la farce que du réalisme. Le strict réalisme n'est d'ailleurs pas ce que cherche Byron. Ce qu'il veut avant tout, c'est dénoncer l'hypocrisie des sociétés européennes, et tout spécialement celle qui règne dans le monde littéraire anglais. Dans le Chant VI, il feint de faire sienne la vision fantasmée de l'Orient des XVII^e et XVIII^e siècles pour mieux évoquer ce qui fait le fond de ces fantasmes : la sexualité dans ce qu'elle a de plus cru, objet de tous les interdits sociaux.

La domination masculine est évoquée sans détour :

... En tant qu'homme, il aimait avoir sous la main une jolie maîtresse, comme on aime avoir un éventail, aussi conservait-il une bonne quantité de Circassiennes, comme amusement après le Divan... (Chant VI, st. 91.)

Mais le désir féminin n'est pas oublié :

C'était une spacieuse chambre (Oda est le mot turc), et le long des murs étaient alignés des couchettes, des toilettes — et je pourrais en décrire bien davantage, puisque j'ai vu tout cela, mais cela suffit — peu de choses y détonaient ; c'était dans l'ensemble une salle noblement meublée, avec toutes les choses que les dames peuvent désirer, sauf une ou deux, et encore celles-ci se trouvaient-elles plus près qu'elles ne le pensaient. (Chant VI, st. 51.)

L'heure n'était donc plus aux rêves de harems, même imprégnés d'une mélancolie toute romantique. Pour autant, cette vision de l'Orient reste aussi fictive de celle des contes turcs. Contrairement à ce qu'il clamait, Byron n'avait pas vu ce qu'il décrivait ; il continuait à s'inspirer de sources livresques et à puiser dans sa fertile imagination. La crudité sociale du poème n'en fait pas une œuvre

réaliste. L'épisode du harem se termine d'ailleurs de manière assez abrupte. À la fin du Chant VI, Juan, découvert, est condamné par Gulbeyaz à être jeté à la mer (st. 113) ; Byron prend un malin plaisir à clore son Chant sur ce suspens. Mais lors du Chant suivant, son héros, ainsi que quelques personnages de l'épisode turc, se trouvent échappés du harem sans explication. Il est difficile, devant une telle pirouette, de ne pas percevoir chez le poète une certaine lassitude de l'Orient.

Aux Chants VII et VIII, Byron, en s'inspirant de très près d'un livre du Français Castelnau, nous décrit bien plus longuement que dans *Le Siège de Corinthe* l'assaut sur la ville d'Ismail (actuellement en Ukraine) en 1790. Cet épisode compte parmi les plus réussis de *Don Juan* ; le passage décrivant la mort d'un jeune Khan tartare « véritable et indomptable Tartare, qui méprisait les Nazaréens comme aucun des martyrs élus par Mahomet, qui ne voyait plus que les yeux noirs des filles vêtues de vert qui font, au Paradis, les lits de ceux qui refusent de se rendre sur Terre [...] » (Chant VIII, st. 111-118) est à lui seul une synthèse parfaite de tout ce que Byron a écrit sur les Musulmans.

Coincidence ou volonté de passer à autre chose, la défaite des Turcs dans *Don Juan* marqua également la disparition du thème oriental dans la poésie de Byron. Entre *Beppo* et *Don Juan*, l'Orient fit encore irruption dans *Sardanapale*, *Caïn*, et *Le Ciel et la Terre* (sur l'histoire de ces œuvres, voir le Dossier n°15). Mais ces pièces n'ajoutèrent rien de nouveau : l'Orient de la tragédie assyrienne était très approximatif (Ninive n'est pas située sur l'Euphrate, mais sur le Tigre), et tenait essentiellement à l'évocation de vêtements et d'armes ; l'Orient des deux pièces bibliques était nettement moins marqué que celui des *Mélodies hébreuses*, à peine présent dans quelques éléments de décor.

En marge de *Don Juan*, Byron se tourna ensuite vers d'autres terres, proches (l'Italie dans *Le Difforme transformé*, la Pologne dans *Werner*), ou exotiques (les Mers du sud dans *L'Île*). Rien dans sa correspondance ou dans ses brouillons n'indique qu'il en ait eu assez de l'Orient ; il est probable au contraire qu'il serait revenu vers ce thème s'il en avait eu le temps. Un éventuel cinquième Chant du *Pèlerinage* aurait sans doute mis face à face Turcs et Grecs, puisque ce poème avait toujours été le reflet de la vie de l'auteur. Un tel Chant aurait ravi tous ceux qui, comme Lamartine par exemple, estimaient que Byron gâchait son talent avec *Don Juan* ; il n'est pas certain qu'il l'aurait emporté en splendeur sur le Chant VIII de ce dernier poème.

Lorsque l'Orient revint dans l'existence de Byron, il le fit en tant qu'ennemi : parti rejoindre les insurgés grecs, le poète se trouva soudain opposé à ceux qu'il avait fréquentés lors de son Grand Tour, ceux qui l'avaient apprécié en retour. Cet engagement ne modifia d'ailleurs nullement son opinion : « J'aime la cause de la liberté, qui est celle de la nation grecque, bien que je déteste la race grecque actuelle, tout en ayant pitié d'elle. Je ne crois pas qu'ils soient meilleurs que les Turcs, non, je crois même qu'à bien des égards les Turcs les surpassent [...] »⁽⁴⁶⁾ Ali Pacha était mort en 1822, mais Mahmoud II régnait toujours : il s'étonna d'un tel retournement, sans plus. Mais le destin intervint avant que cette nouvelle étape atteigne son plein développement. Comment se serait comporté Byron dans un combat contre ses anciens amis, quels sentiments il en aurait éprouvé, c'est ce que personne ne saura jamais.

« *Le public s'orientalise.* »

Conclusion

Restez fixé sur l'Orient ; — l'oracle, Staël, m'a dit que c'était la seule ligne en poésie. Le Nord, le Sud, et l'Ouest, sont tous épuisés ; mais de l'Orient, nous n'avons que les livres invendables de S [Southey], — et encore s'est-il arrangé pour les gâcher, en n'adoptant des Orientaux que les plus excessives de leurs fictions. Ses personnages ne nous intéressent pas, à l'inverse de ce que feront les vôtres. Vous n'avez aucun compétiteur ; et si vous en aviez, vous devriez vous en réjouir. Le peu que j'ai fait en ce domaine n'est qu'une simple « voix dans le désert » pour vous ; et, si ces choses devaient avoir du succès, cela prouverait que le public s'orientalise, et qu'elles ont pavé le chemin pour vous.⁽⁴⁷⁾

Voilà ce que Byron écrivait quelques mois après la publication du *Giaour* à un Thomas Moore dépité de voir sa *Lalla Rookh* anticipée (commencé en 1812, le poème ne parut qu'en 1817). Mais le mal était fait. En quelques années, en Angleterre comme dans toute l'Europe, Byron devint indissociable d'un Orient qu'il n'avait été ni le premier ni le seul à chanter, mais à qu'il avait magnifié comme personne.

Toutes les œuvres orientalisantes publiées avant le *Giaour* étaient restées tributaires de critères philosophiques hérités du « siècle des Lumières » (la comparaison des civilisations, la dénonciation de

la « barbarie » musulmane...), ou bien avaient lorgné vers un sensationnel gratuit, à grand renfort de vizirs excentriques et de harems bien fournis.

L'Orient byronien était à la fois plus simple et plus exaltant. Simple parce qu'il se réduisait à quelques éléments d'un réalisme inédit, non exempt d'erreurs, mais globalement juste, que l'auteur revendiquait comme le fruit de l'expérience vécue, ce qui ne faisait qu'accentuer l'attrait du public. Exaltant parce qu'il servait des récits bien construits, d'un grand dynamisme, auxquels des enjeux forts, articulés autour d'amours impossibles, donnaient une portée universelle et atemporelle. Atout supplémentaire, cet Orient était magnifié par une authentique poésie, d'une inventivité et d'une efficacité dont aucun des prédécesseurs de Byron n'avait bénéficié.

Il n'est pas exagéré de dire que l'Orient byronien fut un choc pour ses contemporains. Il y eut clairement un avant et un après. En Angleterre, ce choc eut plutôt pour effet d'étouffer le brasier : hormis Moore qui persista, sur les conseils de Byron, à mener à bien *Lalla Rookh*, le genre se fit rare. Partout ailleurs en revanche, Byron suscita une véritable vague orientaliste et inspira indirectement une multitude de poèmes, parmi lesquels figurent quelques-unes des merveilles du Romantisme : *La Fontaine de Bakhtchissaraï* de Pouchkine (1824), les *Sonnets de Crimée* de Mickiewicz (1826), *Tamerlan et autres poèmes* de Poe (1827), *Les Orientales* d'Hugo (1829) ou "Namouna" de Musset (1833). George Sand alla jusqu'à écrire *L'Uscoque* (1838), une suite au *Corsaire* et à *Lara*.

Cette vogue se traduisit également par un vif désir d'Orient. Nombreux furent les écrivains qui brûlèrent de marcher sur les pas de Byron, de voir par eux-mêmes ce qu'il avait décrit dans ses poèmes. De Lamartine à Gautier, de Nerval à Flaubert, ces voyages firent souvent l'objet de récits qui à leur tour entretenirent un goût pour l'Orient déjà renforcé par la colonisation. Les peintres ne furent pas en reste, d'Alexandre Decamps à Horace Vernet, de Fromentin à Delacroix, qui multiplia les interprétations du *Giaour* et de *La Promise d'Abydos*.

L'engouement perdura tout le XIX^e siècle, jusqu'à ce de nouveaux territoires exotiques fassent passer de mode l'orient musulman : les Mers du sud de Stevenson, la Chine de Segalen et de Claudel, le Grand nord de London. Mais les écrits orientaux de Byron ne furent jamais oubliés. Parmi eux, les « contes turcs » (puisque c'est ainsi que la postérité les a nommés) sont restés les plus appréciés, et ont été régulièrement publiés et traduits, en particulier *Le Corsaire*, qui est pourtant le moins oriental de la série.

Sans doute ces contes sont-ils davantage lus pour leurs intrigues que pour leurs descriptions, mais ils peuvent encore transmettre quelque chose des sentiments qui furent ceux de Byron en rencontrant un monde qu'il avait profondément voulu connaître : une fascination mêlée de réprobation, une admiration contrariée par un secret désir de transgression. Des sentiments forts, troublants, authentiquement humains.

NOTES

Principales abréviations :

BLJ : *Byron's letters and journals* ; éd. de Leslie A. Marchand ; Murray, Londres, 1973-92.

- (1) Chateaubriand : *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* ; éd. de Jean-Claude Berchet ; "folio", Gallimard, 2005 ; p. 325.
- (2) Byron : Liste de lectures, 1807 ; *The Complete miscellaneous prose* ; éd d'Andrew Nicholson ; Clarendon Press, 1991 ; p. 1-2.
- (3) Byron : lettre du 26 fév. 1806 à Catherine Gordon Byron ; *BLJ*, vol. 1, p. 89.
- (4) Byron : lettre du 1^{er} mai 1807 à Edward Noel Long ; *BLJ*, supplément, p. 4.
- (5) Byron : lettre du 2 fév. 1808 à James de Bathe ; *BLJ*, vol. 1, p. 151.
- (6) Byron : lettre du 2 nov. 1808 à Catherine Gordon Byron ; *BLJ*, vol. 1, p. 172.
- (7) Byron : lettre du 18 nov. 1808 à John Hanson ; *BLJ*, vol. 1, p. 175.
- (8) Byron : lettre du 7 sept. 1811 à Robert Charles Dallas ; *BLJ*, vol. 2, p. 92.
- (9) Byron : lettre du 15 sept. 1809 à Catherine Gordon Byron ; *BLJ*, vol. 1, p. 224.
- (10) Byron : lettre du 12 nov. 1809 à Catherine Gordon Byron ; *BLJ*, vol. 1, p. 227-228.
- (11) *Byron's Don Juan* ; éd. de Willis Pratt ; University of Texas Press, 1971 ; vol. 4, p. 132.
- (12) Voir Bernard Grebanier : *The Uninhibited Byron : an account of his sexual confusion* ; Owen, 1970 ; p. 65.
- (13) Voir Peter Cochran : "Nature's gentle errors : Byron, the Ionian islands, and Ali Pacha" ; *The Byron journal*, n°23, 1995 ; p. 22-35.
- (14) Byron : lettre du 4 oct. 1810 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 2, p. 22.
- (15) Byron : note pour la st. 16 du *Siège de Corinthe*.
- (16) John Cam Hobhouse : lettre du 23 avril 1811 à John Hanson ; citée par William Borst : *Lord Byron's first pilgrimage* ; Archon books, 1969 ; p. 132n.
- (17) Byron : lettre du 14 nov. 1810 à Francis Hodgson ; *BLJ*, vol. 2, p. 27.
- (18) Byron : lettre du 3 mai 1810 à Henry Drury ; *BLJ*, vol. 1, p. 238.
- (19) Byron : même lettre, p. 240.
- (20) Byron : lettre du 14 janv. 1810 à Catherine Gordon Byron ; *BLJ*, vol. 2, p. 34.
- (21) Byron : lettre du 5 mars 1811 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 2, p. 41.
- (22) Théophile Gautier : *Constantinople* ; préf. de Gérard-Georges Lemaire ; "10/18", Christian Bourgois, 1991 ; p. 235.
- (23) Byron : lettre du 5 mai 1810 à Francis Hodgson ; *BLJ*, vol. 1, p. 241.
- (24) Byron : lettre du 15 mai 1811 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 2, p. 46.
- (25) Byron : lettre du 15 déc. 1813 à Edward Daniel Clarke ; *BLJ*, vol. 3, p. 200.
- (26) Byron : *Journal de Londres*, 5 déc. 1813 ; *BLJ*, vol. 3, p. 230.
- (27) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U.P., 1966 ; p. 86-88.
- (28) Byron : "Quatre ou cinq raisons en faveur d'un changement" ; *BLJ*, vol. 2, p. 47.
- (29) Byron : lettre du 16 fév. 1812 à Francis Hodgson ; *BLJ*, vol. 2, p. 163.
- (30) Alphonse de Lamartine : *Vie de lord Byron : feuilleton du Constitutionnel* ; éd. de Marie-Renée Morin ; Bibliothèque nationale, 1989 ; p. 81.
- (31) Byron : lettre du 18 août 1813 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 3, p. 90.
- (32) Byron : *Journal de Londres*, le 16 nov. 1813 ; *BLJ*, vol. 3, p. 208.
- (33) Byron : lettre du 15 déc. 1813 à Edward Daniel Clarke ; *BLJ*, vol. 3, p. 199.
- (34) Byron : *Journal de Londres*, le 5 déc. 1813 ; *BLJ*, vol. 3, p. 230-231.
- (35) Byron : *Journal de Londres*, le 18 fév. 1814 ; *BLJ*, vol. 3, p. 243.
- (36) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron*, p. 206.
- (37) Isaac Nathan : *Fugitive pieces and reminiscences of Lord Byron* ; Whittaker, Treacher & co., 1829 ; p. 17-18.
- (38) Isaac Nathan : *Fugitive pieces and reminiscences of Lord Byron*, p. 27-28.
- (39) Byron : lettre du 26 fév. 1816 à Leigh Hunt ; *BLJ*, vol. 5, p. 32.
- (40) "L'Histoire de Calil" ; trad. d'Éric de Dampierre ; *Nouvelle revue française*, n°406, 1^{er} nov. 1986.
- (41) Byron : *The Complete miscellaneous prose*, p. 57-58.
- (42) Préface à *A Grammar Armenian and English* (1819) ; *The Complete miscellaneous prose*, p. 67.
- (43) Byron : lettre du 18 déc. 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 141.
- (44) John Cam Hobhouse : *Journal*, 29 août 1817 ; éd. de Peter Cochran ; *The Diary of John Cam Hobhouse* : <https://petercochran.wordpress.com/hobhouses-diary> ; section 26, p. 142-143.
- (45) Byron : lettre du 23 août 1821 à John Murray ; *BLJ*, vol. 8, p. 186.
- (46) James Kennedy : *Conversations on religion with Lord Byron and others* ; Carey & Lea, 1833 ; p. 133.
- (47) Byron : lettre du 28 août 1813 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol.3, p. 101.

Lyrisme d'ailleurs : l'Orient dans les poèmes courts

En parallèle à ses poèmes narratifs, Byron composa un petit nombre de poèmes courts liés à l'Orient. Il y exprima une sensibilité différente, sans doute moins réaliste, mais résolument plus lyrique. Tous ces poèmes sont des traductions ou des adaptations de textes profanes ou sacrés.

1. "D'après le turc" ("From the Turkish", 1812)

Le plus ancien de ces poèmes est une ravissante allégorie sur des gages d'amour, que Byron présente comme une imitation du turc, mais dont aucun spécialiste n'a jamais pu identifier la source. Ce poème pourrait donc être une création originale. Nous en donnons une jolie traduction anonyme parue en revue (*Journal des femmes*, 18 jan. 1834 ; p. 228.)

D'après le turc

La chaîne que je te donnai était belle à regarder ; le luth que je te donnai aussi avait de doux sons. Le cœur qui t'offrit l'un et l'autre était sincère et ne méritait pas le sort qu'il a trouvé.

Ces présents, par un charme secret, avaient acquis la vertu de découvrir quelle serait, durant l'absence, ta fidélité. Ils ont bien accompli leur tâche. Hélas ! ils ne t'ont pas appris la tienne.

La chaîne était solide dans tous ses anneaux, mais ne devait pas résister au contact d'un étranger. Le luth était mélodieux et devait l'être... jusqu'à ce que tu pusses penser qu'il serait touché par une autre main.

Que celui qui détacha de ton cou cette chaîne, qui se brisa dans ses mains ; que celui qui vit le luth lui refuser des sons, essaie de remonter les cordes, de renouer les chaînons.

Quand tu as changé, ces présents aussi se sont altérés. La chaîne s'est rompue, l'instrument est devenu muet. C'en est fait, à eux et à toi, adieu ! adieu ! cœur faux, chaîne fragile, luth silencieux !



2. *Mélodies hébreuses* (*Hebrew melodies*, 1815)

Écrit à la demande du compositeur Isaac Nathan, cet ensemble de trente poèmes inspirés de la *Bible* constitue un des sommets de la poésie lyrique de Byron. Beaucoup de ces poèmes comptent parmi ses chefs-d'œuvre reconnus, bien que l'ensemble reste sous-estimé. Même si ce n'était pas ce qu'on lui avait demandé en priorité, Byron a magnifiquement restitué l'aspect oriental de ces instantanés, en faisant revenir d'un poème à l'autre des éléments identificateurs (paysages, faune, flore...).

Pour ce qui est de l'ensemble du recueil, nous renvoyons à notre édition, parue aux éditions Fougereuse. Nous avons retenu pour ce Dossier deux traductions en vers peu connues, pour leur évocation de lieux et de peuples typiquement bibliques, donc orientaux : une version de "La gazelle sauvage" ("The wild gazelle" ; trad. de Pauline Flaugergues ; *Mémoires de la société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, t. 9, 1856-1867 ; imp. Ratery, 1867 ; p. 54) et une autre de "Vision de Balthazar" ("Vision of Belshazzar" ; trad. d'Amable Regnault ; *Chefs-d'œuvre de lord Byron* ; Amyot, 1874 ; t. 2, p. 485-487).

Les tribus exilées

Sur les monts de Juda, la sauvage gazelle
Bondit. Mais de Juda les enfants dispersés
Errent au loin, traînant les fers de l'infidèle.
Et du sol natal repoussés.

De son immortelle verdure
Le cèdre avec orgueil étale la beauté.

La rose du Liban s'entr'ouvre et, fraîche et pure,
Lève un front virginal de parfums humecté.

Mais, hélas ! d'Israël les filles désolées
À leurs fronts pâissants n'attachent plus de fleurs.

Elles marchent échevelées.

Le sable du désert s'humecte de leurs pleurs.

Malheureuses tribus errantes !

Par un soleil brûlant nos fronts sont dévorés,

Nos poitrines sont haletantes,

Nos genoux chancelants et nos pieds déchirés.

Où donc s'arrêtera notre pénible course ?

Pauvres captifs, où donc serons-nous transplantés ?

Sur quelle rive, à quelle source,

Laverons-nous enfin nos pieds ensanglantés ?

Nous qui ne devons plus entendre le murmure

Des flots de la patrie, où serons-nous portés ?

Rongés par les vautours, par l'impie insultés,

Où blanchiront nos os privés de sépulture ?

Quel vent dispersera la cendre des proscrits ?

Les petits oiseaux ont leurs nids.

Sur les rochers l'aigle a son aire.

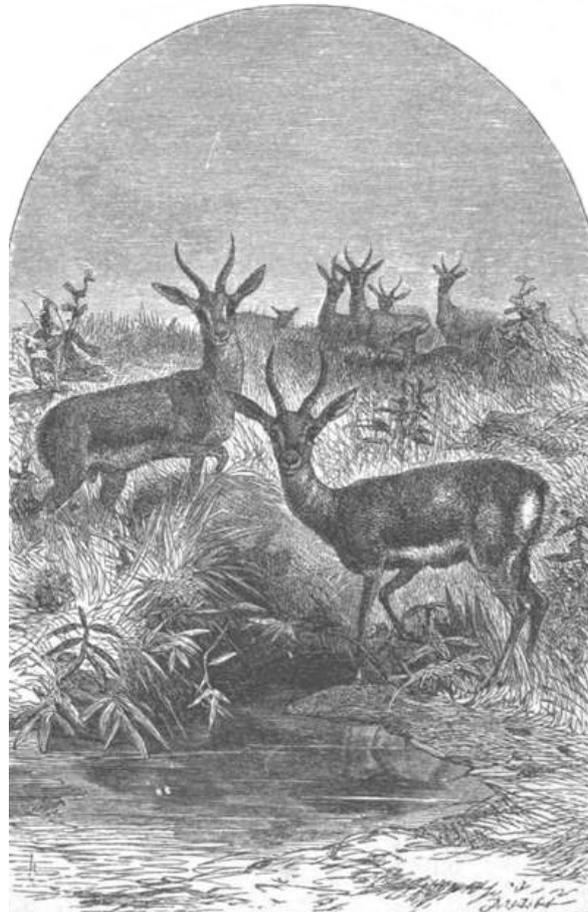
Le loup sauvage a sa tanière ;

L'hôte impur des marais, un lit dans les roseaux ;

Le plus chétif insecte, un buisson qui l'abrite.

Mais nous ! où reposer notre tête proscrite ?

Nous n'avons ni pays, ni temple, ni tombeaux !



Festin de Balthazar

Balthazar était sur son trône,
De ses satrapes ⁽¹⁾ entouré.
De cent lampes le feu couronne
En gerbes le palais doré.
Sur le festin et sur l'orgie
Ruisselle mainte coupe d'or ;
Sacrée en Juda jusqu'alors,
Du vin païen elle est remplie.

Et dans la salle du festin,
Précisément à la même heure,
Paraissent les doigts d'une main
Qui sur le mur fixe demeure.
Comme sur un sable mouvant,
Elle a tracé des caractères,
Sous un magique talisman
Plein de terreur et de mystères.

Et le monarque a tressailli,
Pâle, tremblant à cette vue ;
Tout éclat de joie est banni.
Puis il dit d'une voix émue :
« Que tous les hommes de savoir
Et les plus sages de la terre
Expliquent selon leur pouvoir
De ces mots l'étrange mystère
Qui vient assombrir la gaîté
De notre haute majesté ! »

Le Chaldéen, d'ailleurs habile,
Ici semble savoir fort peu.
Toute sa science est stérile ;
Et les mots en lettres de feu
Restent une énigme terrible
Aux hommes d'âge inaccessible.
Ce sont des sages, rien de plus ;
Ils ont vu des mots inconnus.

Un prisonnier sur cette terre
Etranger, jeune, apprend du roi
Le commandement et la loi ;
Des mots il perce le mystère.
Les lampes brillent à l'entour ;
Pour les yeux du sage en son jour
Vient d'éclater la prophétie.
L'élu de Jéhovah la lit
À haute voix dans cette nuit ;
Et demain la voit accomplie.

Le tombeau du roi fut creusé,
Son empire tombe en poussière ;
Dans la balance il est pesé,
Comme argile vile et légère.
Le blanc linceul est son manteau,

Le marbre en dôme le couronne ;
Le Mède a préparé l'assaut,
Le Perse monte sur son trône.



3. “Une très plaintive ballade à propos du siège et de la conquête d’Alhama” (“A very mournful ballad on the siege and conquest of Alhama”, 1817).

Une petite récréation que s’offrit Byron peu après son arrivée à Venise, fin 1816 ou début 1817 (une copie est datée « 4 janvier 1817 »). Les spécialistes ont établi depuis longtemps que les strophes 12, 13, et 14 ne proviennent pas des modèles imités par Byron, des ballades rassemblées dans un livre publié en 1595, *Guerras civiles de Granada*. Nous proposons ici une version en prose due à Étienne de Jouy (*Œuvres complètes : théâtre* ; Didot, 1823 ; p. 239-241) qui doit autant à l’original qu’à l’imitation de Byron ; l’auteur ajoute d’ailleurs en note : « Le poète anglais Byron a imité cette vieille ballade avec une simplicité et une énergie dignes du modèle. »

Complainte sur le siège et la conquête de l’Alhama

Le roi Maure se promène agité ; il parcourt les rues de Grenade ; son front triste s’abaisse ; les pleurs coulent de ses yeux ; et, de la porte d’Elvire jusqu’à celle de Bivarambla, il répète sans cesse ces paroles entre-coupées de soupirs : *Malheur à moi ! Alhama est perdue !*

On venait de lui apporter la fatale nouvelle. La lettre fut mise en pièces ; un coup de poignard frappa le messager ; et, plein de rage, le monarque s’élança en répétant : *Malheur à moi ! Alhama est perdue !*

Il erre incertain dans sa cité royale : voici l’Alhambra ! Il entre dans son palais, Que les anafins ⁽²⁾ sonnent ! Que les clairons retentissent ! Aux armes, aux armes ! *Malheur à moi ! Alhama est perdue !*

Tambours vides et bruyants, battez l’alarme ! qu’ils viennent mes Maures ! Que de la plaine, que des montagnes, ils approchent, ils accourent ! Formez-vous, escadrons !... venez... hélas !... *Malheur à moi ! Alhama est perdue !*

Il dit : un vieillard dont la barbe était longue et blanche s’approcha de lui, la main étendue : *Roi ! dit-il ; tu l’as mérité : roi ! le ciel est juste ! Malheur à toi ! Alhama est perdue !*

Te souviens-tu de l’heure où l’Abancerage vit périr ses derniers fils ? Roi, te souviens-tu du massacre ? tu l’as voulu ! Malheur à toi ! Alhama est perdue !

Qui foule aux pieds les lois ; les lois le châtieront. Subis ta peine ! Grenade sera conquise ! ton destin commence. Malheur à toi ! Alhama est perdue !

Le feu jaillit des prunelles du vieux roi. Le sage a osé répondre ! il a osé parler des lois. Qu’il meure ; sa blanche barbe ne le sauvera pas ! *Malheur à lui ! Malheur à tous ! Alhama est perdue !*

Vieil Alfaqui ! ⁽³⁾ vieil Alfaqui ! ta tête roule, au milieu des flots de sang ; tu as trop bien parlé des lois. La plus haute pierre de l’Alhambra porte cette tête sanglante ! voilà donc la justice ! *Malheur à toi ! Malheur à tous ! Alhama est perdue !*

Avant de mourir, le vieillard a parlé. « Chevalier, noble femme, et toi bourreau, écoutez ! Reportez au vieux roi mes paroles. Je le remercie ! j’avais perdu la vie avant l’instant fatal ! ma fille unique était morte dans Alhama ! *Malheur à nous ! Malheur à nous ! Alhama est perdue !*

Et sa tête, monument d’effroi, reste sur le faite du palais ! et les femmes, les enfants, les vieillards, la voient et fondent en larmes. Le roi passe ; et, avec un désespoir plus furieux encore, il répète : *Malheur ! Malheur ! Alhama est perdue !*



4. “Les plaisirs des maisons d’été à Byzance” (“The pleasures of the summer houses of Byzantium”, 1817)

Cette traduction mêlant prose et vers fut exécutée lors de l’apprentissage de l’Arménien au monastère de San Lazzaro, début 1817. Bien qu’il n’y ait aucun sens à retraduire une traduction, il nous a semblé que ce texte méritait une exception : il est très beau et prouve à quel point Byron savait être protéiforme. L’inspiration navigue entre poésie et religion. L’original est un texte intitulé *Amaranoc Bivzandean* (1794), dû au père Lukas Vardapet Injijean, que le poète avait côtoyé à Venise. Première publication : *The Works of Lord Byron : Letters and journals*, vol. 4 ; Murray, 1900, p. 434-436. Nous en donnons ici la première traduction française.

Les plaisirs des maisons d’été à Byzance

Traduction de l’arménien.

Prologue

L’enthousiasme du poète doit être grand — et son chant doux — pour chanter les beautés du détroit de Byzance — pour décrire de manière vivant, avec ma faible plume, ce si charmant ouvrage du Créateur.

Ta si douce perspective, et ton site plaisant, enflamme les pensées du poète ; la voix du barde accompagnant sa lyre va renouveler et multiplier ta création.

Parce que, étant sur le trône de la Nature, tu sembles une chambre nuptiale ; mais le son de la lyre et la voix du barde vont présenter ton image au monde.

Inspire mon âme, Esprit en éveil qui traverses les plus délicieux endroits ; apprends-moi à transposer, selon mon art, l’aspect matériel de ces beautés en mots immortels.

Que la brillante rosée du Ciel pleuve sur moi ! Que souffle sur moi cet Esprit qui de la création conduit au Créateur, et par les choses faites rend toute sa gloire à Celui qui les fit.

Chant I.

Je n’avais pas conscience de la grandeur de la terre ; je ne savais rien des splendeurs de l’océan et de la terre. Les limites de l’horizon bornaient à la fois ma vision des choses et mon imagination.

La voix descend sur moi, la voix de la Nature — vers moi qui suis un être doué de raison, et son maître — afin que je parcoure le monde, pour découvrir la plus belle des demeures de l’Été.

La Raison m’enseigne de ne pas affaiblir par ma fatigue mon faible corps. Je monterai un char tiré par des chevaux.

Je me suis tenu ferme, mais le char se mouvait si rapidement que j’ai cru que j’étais un oiseau des Cieux.

D’abord j’ai traversé cette contrée en ses quatre parties : les champs, les vallées, les bois, et les montagnes — car les cavernes et les excavations ne sont pas du même ordre.

Tous ces lieux plaisent à mon cœur ; mais lorsque je marchais dans les champs je n’étais pas dans la vallée — ni dans le bois — même si je voyais la montagne.

De cette manière je suis arrivé au sommet de la montagne, depuis lequel j’ai vu une plaine et une vallée, ainsi qu’un vaste champ près du bois, et j’ai entendu le murmure des eaux vives.

Si bien que l’aspect de ces quatre lieux m’a fait réfléchir ; et en accord avec la multitude des objectifs, il m’a paru que mon être se multipliait.

Parce que j’ai élargi mon esprit en pénétrant cette demeure de l’Été — ne connaissant pas encore les délices de l’Océan.

Après cela sur un radeau j'ai voyagé, et cette invention m'a paru plus formidable encore — et à l'aide d'une voile faite à partir d'une plante j'ai avancé plus vite qu'avant.

Je n'ai pas perçu le mouvement du radeau, ni même le mien ; et tandis que vous croyez vous tenir immobile, vous arrivez au port.

J'ai pénétré jusqu'au milieu de l'abîme aquatique avec ce radeau — l'immense élément ; j'ai dépassé ses montagnes et ses vallées aquatiques, mais qui fluctuent sans cesse.

L'Océan a ses montagnes comme la terre, des plaines et des champs à la teinte d'azur, plus grands que ceux de la terre ; mais quand les vagues deviennent plaine, elles perdent leurs montagnes.

Et quand elles sont devenues une rugueuse montagne, elles ont rapidement détruit l'aspect lisse de la plaine, et mon cœur n'a pas été ravi de ce spectacle, mais a tremblé sous l'abîme profond.

Je me suis introduit moi-même dans ce détroit, entre le Pont et le Propont⁽⁴⁾, et j'ai renouvelé la ligne de mon horizon par une vue plus ample.

Parce qu'à ma gauche se trouvait cette délicieuse perspective, et à ma droite celle-là aussi ; et j'ai été convié sur un vaisseau qui se mouvait seul ; j'ai vu cinq perspectives d'un coup.

La plaine, la vallée, la montagne, le bocage feuillu, et la mer ; mes yeux sont sur la terre, mes pieds sur la mer — à moitié en mer et à moitié sur le rivage.



5. “Ô mon solitaire — solitaire — solitaire oreiller !” (“Oh ! my lonely — lonely — lonely pillow”, retitré “Stanzas to a Hindoo air”, 1822)

Ultime texte à teneur orientale de Byron, ce poème fut écrit à la demande d'un ténor de l'opéra de Pise, sur un air originaire de l'Hindoustan, à en croire Trelawny. Le manuscrit est daté : « 1^{er} j-er 1822 » ; le poème parut pour la première fois en France en 1831, dans l'édition Galignani des œuvres du poète. Nous donnons ici la traduction de Daniel Lesueur parue en 1906 (*Œuvres de lord Byron* ; Lemerre ; [vol. 3], p. 323).

Chose amusante, Shelley fut lui aussi sollicité par le chanteur italien. Il composa un poème sur le même air, intitulé “Je me lève après avoir rêvé de toi” (“I arise from dreams of thee”). À titre de curiosité et de comparaison, nous reproduisons la traduction du poète symboliste André Fontainas (*Odes, poèmes et fragments lyriques choisis* ; Garnier frères, 1923 ; p. 62-63).

Stances pour être chantées sur un air hindou

Oh ! ma couche déserte !... oh ! mon oreiller solitaire !... Où est-il ?... où est-il, celui que j'aime ?... Est-ce son navire que j'aperçois dans mes rêves ?... Loin, bien loin... et seul sur les vagues furieuses !

Oh ! ma couche déserte !... Oh ! mon oreiller solitaire !... Pourquoi faut-il que ma tête souffre tant à cette place où il posait son front adoré ?... Que la nuit est lente et lugubre !... Ma tête s'incline sans force comme celle du saule pleureur.

Ô toi ! mon triste oreiller solitaire ! envoie-moi de doux rêves pour que mon cœur ne se brise pas. En retour des pleurs dont je t'inonde, ne me laisse pas mourir avant qu'il revienne, porté par les flots de la mer.

Alors, si tu veux... toi, qui ne seras plus mon oreiller *solitaire*, tu pourras me faire expirer de joie aussitôt que mes bras l'auront étreint. Mais que je le voie seulement une fois encore ! Oh ! mes bras déserts et vides ! Oh ! mon oreiller solitaire !...

Percy Shelley :
La sérénade indienne

I.

Je me lève de rêves de toi
Dans le premier, doux somme de la nuit,
Tandis que les vents soufflent bas
Et que les étoiles brillent claires :
Je me lève de rêves de toi,
Et un esprit dans mes pieds
M'a mené, — qui sait comment ?
À la croisée de ta chambre, Douce !

II.

Les airs errants, ils mollissent
Sur l'onde obscure, silencieuse, —
Et les odeurs de champak (5) défailent
Comme pensées douces dans un rêve ;
La complainte du rossignol
Se meurt dessus son cœur ; —
Comme me faudra dessus le tien,
Ô, bien-aimée que tu es !

III.

Hausse-moi de sur l'herbe !
Je meurs ! je mollis ! je défaille !
Que ton amour en baisers pleuve
Sur mes lèvres et mes paupières pâles.
Ma joie est froide et blanche, hélas !
Mon cœur bat fort et vite ;
Oh, presse-le sur le tien encore
Où il se brisera à la fin.

Notes :

(1) Les satrapes : Gouverneurs de provinces dans l'empire perse.

(2) Anafins : Sorte de clarinettes arabes.

(3) Alfaqui : Le mot alfaqui, ou fakir, ne désigne pas un chevalier, comme l'indique Jouy en note, mais un docteur de la foi musulmane.

(4) Entre le Pont et le Propont : Entre le Pont-Euxin (la mer Noire) et la Propontide (la mer de Marmara).

(5) Champak : Le Magnolia champaca, arbre fréquent en Inde, apprécié pour ses fleurs.

L'Orient byronien en perspective

Certes, Byron ne fut pas le seul lettré de son siècle à voyager en Orient, mais beaucoup de ceux qui marchèrent sur ses pas se souvinrent de ses descriptions. Afin de montrer la pertinence et l'influence de ces descriptions, nous avons établi ici quelques parallèles entre les poèmes et les lettres de Byron d'une part (en italique), et les récits de voyage des écrivains de son siècle. Un seul de ces récits, l'*Itinéraire* de Chateaubriand, est antérieur au Grand Tour ; il n'en offre pas moins quelques concordances très intéressantes. Beaucoup d'extraits de Byron avaient déjà été cités dans l'introduction, mais certains sont inédits.

En complément, nous avons recueilli quelques-unes des allusions à Byron contenues dans ces récits de voyage, remarques critiques ou évocations lyriques.

Principales éditions citées :

François-René de Chateaubriand : voyage en 1806-1807, publié en 1811.

Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris ; éd. de Jean-Claude Berchet ; "folio", Gallimard, 2005.

Alphonse de Lamartine : voyage en 1832-1833, publié en 1835.

Voyage en Orient ; éd. de Sophie Basch ; "folio", Gallimard, 2011.

Gérard de Nerval : voyage en 1843, publié en 1851.

Voyage en Orient, dans *Œuvres complètes*, t. 2 ; sous le dir. de Jean Guillaume et Claude Pichois ; "Bibliothèque de la Pléiade", Gallimard, 1984.

Gustave Flaubert : voyage en 1849-1851, publié à titre posthume en 1910

Voyage en Orient ; éd. de Claudine Gothot-Mersch ; "folio", Gallimard, 2006.

Théophile Gautier : voyage en 1852, publié en 1854.

Constantinople ; préf. de Gérard-Georges Lemaire ; "10/18", Christian Bourgois, 1991.

1. Concordances des récits de voyages en Orient avec les lettres et poèmes de Byron

Le Bosphore

Le vent balayait le Pont-Euxin, et la vague se brisait pleine d'écume sur les bleues Symplegades ; c'est un spectacle grandiose que de voir du haut de « la Tombe du Géant » avancer ces rouleaux de mer dans le Bosphore, fouettant et lavant l'Europe et l'Asie, tandis que vous êtes bien à l'abri : parmi les mers qui font vomir les passagers, il n'en est aucune dont les brisants s'avèrent aussi dangereux que ceux du Pont-Euxin. (Don Juan, Chant V, st. 5.)

Le Bosphore, de Seräi-Bournou à l'entrée de la mer Noire, est sillonné d'un va-et-vient perpétuel de bateaux à vapeur comparable au mouvement des watermen sur la Tamise ; les caïdjis, qui naguère régnaient en despotes sur ses eaux vertes et rapides, voient passer les pyroscaphes du même oeil que les postillons, les locomotives des chemins de fer, et ils regardent l'invention de Fulton comme tout à fait diabolique. Il y a cependant encore des Turcs obstinés et des giaours poltrons qui prennent des caïques pour remonter le Bosphore, de même qu'il y a chez nous des gens qui, malgré les railways de la rive gauche et de la rive droite, vont à Versailles en gondoles et à Saint-Cloud en coucou ; mais ils sont tous les jours plus rares, et les musulmans s'accommodent très bien des bateaux à vapeur. [...]

Je m'embarquai au pont de Galata, dans la Corne-d'Or, point de départ des bateaux qui stationnent là en grand nombre, crachant leur vapeur blanche et noir condensée en nuage permanent dans l'azur léger du ciel. Le pont de Londres ou Heresford-suspension-bridge ne présente pas un mouvement plus animé, un encombrement plus tumultueux que cette échelle dont les abords sont fort incommodes, car, pour parvenir aux embarcations, il faut franchir les garde-fous de ponts de bateaux, enjamber des madriers, et passer sur des poutrelles pourries ou rompues.

Ce n'est pas une besogne aisée que de démarrer de là ; pourtant l'on y parvient, non sans se heurter quelque peu aux barques voisines, et l'on se met en route ; en quelques coups de piston l'on a gagné le large, et alors vous filez librement entre une double ligne de palais, de kiosques, de villages, de jardins, de collines, sur une eau vive, mélange d'émeraude et de saphir, où votre sillage fait éclore des millions de perles, sous un ciel le plus beau du monde, par un gai soleil qui jette des iris dans la brume argentée des roues.

Il n'est rien de comparable, que je sache, à cette promenade faite en deux heures sur cette raie d'azur tirée comme limite entre deux parties du monde, l'Europe et l'Asie, qu'on aperçoit en même temps. (Gautier : *Constantinople*, p. 395-396.)

Sainte-Sophie

Je suis entré dans les principales mosquées au moyen d'un firman ; c'est une faveur rarement permise aux infidèles, mais la disparition de l'Ambassadeur nous l'a obtenue. [...] Ste Sophie est indubitablement la plus intéressante par son immense ancienneté, et par le fait que tous les empereurs grecs depuis Justinien y ont été couronnés, et plusieurs assassinés sur l'autel, en plus des Sultans turcs qui la fréquentent régulièrement, mais elle est inférieur en beauté & en taille à plusieurs des autres mosquées, en particulier celle de Soliman... (Byron : lettre du 28 juin 1810 à Catherine Gordon Byron ; BLJ, vol. 1, p. 250-251.)

La grande basilique de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin, est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre ; mais on sent, à la barbarie de l'art qui a présidé à cette masse de pierres, qu'elle fut l'œuvre d'un temps de corruption et de décadence. C'est le souvenir confus et grossier d'un goût qui n'est plus ; c'est l'ébauche informe d'un art qui s'essaie. Le temple est précédé d'un long et large péristyle couvert et fermé comme celui de Saint-Pierre de Rome. Des colonnes de granit, d'une prodigieuse élévation, mais encaissées dans les murailles et faisant massif avec elles, séparent ce vestibule du parvis. Une grande porte ouvre sur l'intérieur ; l'enceinte de l'église est décorée sur ses flancs de superbes colonnes de porphyre, de granit égyptien et de marbres précieux ; mais ces colonnes, de grosseur, de proportion et d'ordres divers, sont évidemment des débris empruntés à d'autres temples, et placés là sans symétrie et sans goût, comme des barbares font supporter une mesure par les fragments mutilés d'un palais. Des piliers gigantesques, en maçonnerie vulgaire, portent un dôme aérien comme celui de Saint-Pierre, et dont l'effet est au moins aussi majestueux. Ce dôme, revêtu jadis de mosaïques qui formaient des tableaux sur la voûte, a été badigeonné quand Mahomet II s'empara de Sainte-Sophie pour en faire une mosquée. Quelques parties de l'enduit sont tombées et laissent réapparaître l'ancienne décoration chrétienne. Des galeries circulaires, adossées à de vastes tribunes, règnent autour de la basilique à la hauteur de la naissance de la voûte. L'aspect de l'édifice est beau de là ; vaste, sombre, sans ornement, avec ses voûtes déchirées et ses colonnes bronzées, il ressemble à l'intérieur d'un tombeau colossal dont les reliques ont été dispersées. Il inspire l'effroi, le silence, la méditation sur l'instabilité des œuvres de l'homme, qui bâtit pour des idées qu'il croit éternelles et dont les idées successives, un livre ou un sabre à la main, viennent tour à tour habiter ou ruiner les monuments. Dans son état présent, Sainte-Sophie, ressemble à un grand caravansérail de Dieu. Voilà les colonnes du temple d'Éphèse, voilà les images des apôtres avec leurs auréoles d'or sur la voûte, qui regardent les lampes suspendues de l'imam. En sortant de Sainte-Sophie, nous allâmes visiter les sept mosquées principales de Constantinople ; elles sont moins vastes, mais infiniment plus belles. On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait et conforme à la lumineuse simplicité de son idée, quand il éleva ces temples simples, réguliers, splendides, sans ombres pour ses mystères, sans autels pour ses victimes. Ces mosquées se ressemblent toutes, à la grandeur et à la couleur près ; elles sont précédées de grandes cours entourées de cloîtres où sont les écoles et les logements des imans. (Lamartine : *Voyage en Orient*, p. 711-712.)

Sainte-Sophie, amalgame disgracieux de bâtiments, minarets lourds. Elle est repeinte en blanc et ceinte de place en place de bandes rouges. Nous entrons par une porte de la cour extérieure qui fait l'angle de la place et de la rue, à toit avancé, retroussé. À l'église même, porte de bronze latérale sur laquelle on reconnaît les marques d'une croix. Le vaisseau est d'une hauteur écrasante qui n'est surpassée que par celle du dôme couvert de mosaïque. De la galerie du premier étage, les lampes suspendues ont l'air de toucher à terre et l'on ne sait comment les hommes peuvent passer dessous. (Flaubert : *Voyage en Orient* ; p. 369-370.)

Les murs du Sérail

Les murs du Sérail sont comme les murs des jardins de Newstead, mais en plus haut, et tout à fait dans le même état, mais la promenade près des murs de la cité du côté des terres est magnifique... (Byron : lettre du 28 juin 1810 à Catherine Gordon Byron ; BLJ, vol. 1, p. 251.)

Le sérail ou seraï, comme disent les Turcs, occupe de ses bâtiments irréguliers ce terrain triangulaire que lavent d'un côté les flots de la mer de Marmara, et de l'autre ceux de la Corne-d'Or.

Une muraille crénelée circonscrit l'enceinte, qui couvre une vaste étendue. [...] Au-dessus des murailles généralement dégradées et mélangées de blocs venant de constructions antiques démolies, s'aperçoivent des bâtiments aux fenêtres grillagées très-menu, des kiosques d'un goût chinois ou rococo, des pointes de cyprès et des touffes de platanes. Sur le tout pèse un air de solitude et d'abandon ; on ne croirait pas que derrière cette enceinte vit le glorieux calife, le tout-puissant souverain de l'Islam. (Gautier : *Constantinople*, p. 327-328.)

Les chambres du harem

C'était une spacieuse chambre (Oda est le mot turc), et le long des murs étaient alignés des couchettes, des toilettes — et je pourrais en décrire bien davantage, puisque j'ai vu tout cela, mais cela suffit — peu de choses y détonaient ; c'était dans l'ensemble une salle noblement meublée, avec toutes les choses que les dames peuvent désirer... (Don Juan, Chant VI, st. 51.)

Après avoir visité les vastes pièces du rez-de-chaussée que l'on n'habite pas, nous fûmes introduits dans les appartements. Il y avait au milieu une grande salle, sur laquelle s'ouvraient une vingtaine de cabinets avec des portes distinctes, comme dans les galeries des établissements de bains.

Nous pûmes entrer dans chaque pièce, uniformément meublée d'un divan, de quelques chaises, d'une commode d'acajou, et d'une cheminée de marbre, surmontée d'une pendule à colonnes. On se serait cru dans la chambre d'une Parisienne, si le mobilier eût été complété par un lit à bateau ; mais en Orient les divans seuls servent de lits.

Chacune de ces chambres était celle d'une cadine. La symétrie et l'exacte uniformité de ces chambres me frappèrent : on m'apprit que l'égalité la plus parfaite régnait entre les femmes du sultan... (Nerval : *Voyage en Orient*, p. 662.)

Femmes du sérail

Où, il y a de la lumière dans cette chambre solitaire, et sur son ottomane de soie sont jetés les odorants grains d'ambre sur lesquels ses doigts de fée ont couru ; près d'eux, cernée de rayons émeraude (comment a-t-elle pu ainsi oublier ce gemme ?) l'amulette sacrée de sa mère, sur laquelle est gravé le texte du Koorsee (Koursi), capable d'apaiser cette vie, et de gagner la suivante ; et près de son Comboloio est posé un Coran aux couleurs chatoyantes ; et de nombreux chants brillamment illustrés, sauvés du temps par les scribes persans ; et au-dessus de ces rouleaux, rarement aussi muet, pend son luth à présent négligé... (La Promise d'Abydos, Chant 2, st. 5.)

Quant aux femmes du sérail, ce sont des savantes : toute dame appartenant à la maison du sultan reçoit une instruction très sérieuse en histoire, poésie, musique, peinture et géographie. Beaucoup de ces dames sont artistes ou poètes, et l'on voit souvent courir à Péra des pièces de vers ou des morceaux lyriques dus aux talents de ces aimables recluses. (Nerval : *Voyage en Orient*, p. 655.)

Histoires d'amour

*J'étais très épris à ce moment-là d'une fille turque — oui, épris d'elle comme de peu de femmes. [...] Nous ne nous étions pas vus depuis plusieurs jours, et toutes mes pensées étaient occupées à arranger un rendez-vous, lorsque, comme si le mauvais sort avait voulu s'en mêler, les moyens que j'avais employés pour l'obtenir amenèrent la découverte de notre secret. (Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron*, p. 87.)*

[*Récit d'un vieillard.*] Je ne vous parlerai pas, monsieur, de quelques délicieuses relations que j'ai nouées avec des personnes d'un rang ordinaire. Le danger, dans ces sortes de commerces, n'existe au fond que pour la femme, à moins toutefois que l'on n'ait l'imprudance grave de rendre visite à une dame turque chez elle, ou d'y pénétrer furtivement. Je renonce à me vanter des aventures de ce genre que j'ai risquées. (Nerval, *Voyage en Orient*, p. 624.)

Femmes jetées à la mer

Lugubrement il plongea, et coula lentement, la calme vague clapota contre le rivage ; tandis qu'il coulait, je le vis plonger, il me sembla qu'un mouvement inhabituel agitait le courant — mais ce n'était que le rayon qui croisait la surface animée — je regardai jusqu'à ce qu'il disparût de ma vue, se retirant comme un galet diminuant ; toujours plus petit, il se fit tache blanche embellissant les flots, puis se rit des regards ; et tous ses secrets dorment, seulement connus des génies de l'océan qui, tremblant dans leurs grottes de corail, n'osent rien dire aux vagues. (Le Giaour, v. 372-385.)

... La servile créature qu'un pacha peut dépouiller de ses biens, enfermer dans un sac de cuir, et jeter au fond de la mer... (Chateaubriand : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, p. 222.)

On nous fit remarquer en passant un plan incliné jaillissant d'une ouverture de ma muraille et se projetant en montagne russe au-dessus de la mer. C'est par là, dit-on, qu'on faisait glisser dans le Bosphore les odalisques infidèles ou qui avaient déplu au maître pour un motif quelconque, enveloppées d'un sac renfermant un chat et un serpent. Combien de corps charmants a promenés cette eau bleue et profonde, au courant impétueux ! Maintenant, les mœurs se sont beaucoup épurées ou adoucies, car l'on n'entend plus parler de ces barbares exécutions. Après cela, la légende est peut-être fautive, et je ne me porte nullement pour garant de son authenticité. Je la raconte sans critique : si elle n'est pas vraie, elle a du moins la couleur locale. (Gautier ; *Constantinople*, p. 98-99.)

Rencontres avec des dignitaires

Le jour suivant, j'ai été présenté à Ali Pacha ; j'étais vêtu d'un uniforme complet d'officier avec un sabre tout à fait magnifique &c. — Le Vizir m'a reçu dans une large pièce pavée de marbre, une fontaine jouait au centre, l'appartement était entouré d'ottomanes écarlates ; il m'a reçu debout, un très grand compliment de la part d'un Musulman, & m'a fait assoir à sa droite. [...] — Sa première question a été pourquoi, à un si jeune âge, j'avais quitté mon pays ? (les Turcs ne conçoivent pas l'idée de voyager par amusement) ; il m'a dit ensuite que le Ministre anglais le Cap. Leake lui avait dit que j'étais d'une grande famille, & qu'il désirait exprimer ses respects à ma mère, lesquels je vous présente maintenant, au nom d'Ali Pacha. [...] Il m'a prié instamment de lui rendre visite souvent, et la nuit quand il serait plus tranquille — je me suis donc, après le café & les pipes, retiré pour la première fois. Je l'ai vu trois fois par la suite. (Byron : lettre du 12 nov. 1809 à Catherine Gordon Byron ; BLJ, vol. 1, p. 227.)



Ali Pacha recevant Byron.

Notre hôte arriva : on lui avait porté la lettre de M. Vial. Ibraïm, âgé d'environ soixante ans, avait la physionomie douce et ouverte. Il vint à moi, me prit affectueusement la main, me bénit, essaya de prononcer le mot bon, moitié en français, moitié en italien, et s'assit à mes côtés. Il parla en grec à Joseph ; il me fit prier de l'excuser s'il ne me recevait pas aussi bien qu'il aurait voulu : il avait un petit enfant malade : *un figliuolo*, répétait-il en italien ; et cela lui faisait tourner la tête, *mi fa tornar la testa* ; et il serrait son turban avec ses deux mains. [...]

Ibraïm me quitta après quelques instants pour aller veiller son fils : il ordonna de m'apporter la pipe et le café ; mais, comme l'heure du repas était passée, on ne me servit point de pilau : il m'aurait cependant fait grand plaisir, car j'étais presque à jeun depuis vingt-quatre heures. Joseph tira de son sac un saucisson dont il avalait des morceaux à l'insu des Turcs ; il en offrait sous main au janissaire, qui détournait les yeux avec un mélange de regret et d'horreur.

[...] Mon hôte entra quelque temps après portant son fils dans ses bras. Ce pauvre enfant, jaune et miné par la fièvre, était tout nu. Il avait des amulettes et des espèces de sorts suspendus au cou. Le père le mit sur mes genoux, et il fallut entendre l'histoire de la maladie : l'enfant avait pris tout le quinquina de la Morée, on l'avait saigné (et c'était là le mal) ; sa mère lui avait mis des charmes, et elle avait attaché un turban à la tombe d'un santou : rien n'avait réussi. Ibraïm finit par me demander

si je connaissais quelque remède : je me rappelai que dans mon enfance on m'avait guéri d'une fièvre avec de la petite centaurée ; je conseillai l'usage de cette plante comme l'aurait pu faire le plus grave médecin. Mais qu'était-ce que la centaurée ? Joseph pérora. Je prétendis que la centaurée avait été découverte par un certain médecin du voisinage appelé Chiron qui courait à cheval sur les montagnes. Un Grec déclara qu'il avait connu ce Chiron, qu'il était de Calamate, et qu'il montait ordinairement un cheval blanc. Comme nous tenions conseil, nous vîmes entrer un Turc que je reconnus pour un chef de la loi à son turban vert. Il vint à nous, prit la tête de l'enfant entre ses deux mains, et prononça dévotement une prière : tel est le caractère de la piété ; elle est touchante et respectable même dans les religions les plus funestes.

J'avais envoyé le janissaire me chercher des chevaux et un guide pour visiter d'abord Amyclée et ensuite les ruines de Sparte, où je croyais être : tandis que j'attendais son retour, Ibraïm me fit servir un repas à la turque. J'étais toujours couché sur le divan : on mit devant moi une table extrêmement basse ; un esclave me donna à laver ; on apporta sur un plateau de bois un poulet haché dans du riz ; je mangeais avec mes doigts. Après le poulet, on servit une espèce de ragoût de mouton dans un bassin de cuivre ; ensuite des figues, des olives, du raisin et du fromage, auquel, selon Guillet, Misitra doit aujourd'hui son nom. Entre chaque plat un esclave me versait de l'eau sur les mains, et un autre me présentait une serviette de grosse toile, mais fort blanche. Je refusai de boire du vin par courtoisie : après le café on m'offrit du savon pour mes moustaches.

Pendant le repas le chef de la loi m'avait fait faire plusieurs questions par Joseph : il voulait savoir pourquoi je voyageais, puisque je n'étais ni marchand, ni médecin. Je répondis que je voyageais pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts. Cela le fit rire : il répliqua que, puisque j'étais venu en Turquie, j'aurais dû apprendre le turc. Je trouvai pour lui une meilleure raison à mes voyages, en disant que j'étais un pèlerin de Jérusalem. « Hadgi ! hadgi ! » s'écria-t-il. Il fut pleinement satisfait. La religion est une espèce de langue universelle entendue de tous les hommes. Ce Turc ne pouvait comprendre que je quittasse ma patrie par un simple motif de curiosité ; mais il trouva tout naturel que j'entrepris un long voyage pour aller prier à un tombeau, pour demander à Dieu quelque prospérité ou la délivrance de quelque malheur. Ibraïm qui, en m'apportant son fils, m'avait demandé si j'avais des enfants, était persuadé que j'allais à Jérusalem afin d'en obtenir. [...]

Au reste, cette salle des étrangers où je prenais mon repas offrait une scène assez touchante et qui rappelait les anciennes mœurs de l'Orient. Tous les hôtes d'Ibraïm n'étaient pas riches, il s'en fallait beaucoup ; plusieurs même étaient de véritables mendiants : pourtant ils étaient assis sur le même divan avec les Turcs qui avaient un grand train de chevaux et d'esclaves. Joseph et mon janissaire étaient traités comme moi, si ce n'est pourtant qu'on ne les avait point mis à ma table. Ibraïm saluait également ses hôtes, parlait à chacun, faisait donner à manger à tous. Il y avait des gueux en haillons, à qui des esclaves portaient respectueusement le café. On reconnaît là les préceptes charitables du Coran et la vertu de l'hospitalité que les Turcs ont empruntée des Arabes ; mais cette fraternité du turban ne passe pas le seuil de la porte, et tel esclave a bu le café avec son hôte, à qui ce même hôte fait couper le cou en sortant. J'ai lu pourtant, et l'on m'a dit qu'en Asie il y a encore des familles turques qui ont les mœurs, la simplicité et la candeur des premiers âges : je le crois, car Ibraïm est certainement un des hommes les plus vénérables que j'aie jamais rencontrés. (Chateaubriand : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, p. 113-117.)

Le 20 au soir, j'allai remercier Yousouf, bey de Négrepont et d'Athènes ; j'entrai dans une cour moresque ; les larges galeries des deux étages étaient supportées par de petites colonnes de marbre noir. Une fontaine vide était au milieu de la cour ; — des écuries tout autour. Je remontai un escalier de bois au bout duquel étaient rangés plusieurs spahis, et l'on m'introduisit chez le bey. Au fond d'un vaste et riche appartement décoré de boiseries à petits compartiments peints en fleurs, en arabesques et en or, dans le coin d'un large divan d'étoffe des Indes, le bey était assis à la turque ; — sa tête était entre les mains de son barbier, beau jeune homme revêtu d'un costume militaire très riche, et ayant des armes superbes dans sa ceinture ; huit ou dix esclaves, dans diverses attitudes, étaient disséminés dans la chambre. Le bey me fit demander pardon de s'être laissé surprendre dans le moment de sa toilette, et me pria de m'asseoir sur le divan non loin de lui : — je m'assis, et la conversation commença. Nous parlâmes de l'objet de mon voyage, de l'état de la Grèce, des nouvelles limites assignées par la conférence de Londres, des négociations terminées de M. Stratford-Canning, toutes choses que le bey paraissait ignorer profondément, et sur lesquelles il m'interrogeait avec le plus vif intérêt. Bientôt un esclave, portant une longue pipe dont le bout était d'ambre jaune et le tuyau revêtu de soie plissée, s'approcha de moi à pas comptés et en regardant la terre ; quand il eut calculé exactement en

lui-même la distance précise du point du parquet où il poserait la pipe à ma bouche, il la plaça à terre, et marchant circulairement pour ne point la déranger de son aplomb, il vint à moi par un demi-tour et me remit, en s'inclinant, le bout d'ambre entre les mains à portée de mes lèvres. Je m'inclinai à mon tour vers le pacha qui me rendit mon salut, et nous commençâmes à fumer. (Lamartine : *Voyage en Orient*, p. 176.)

Corps décapités

En 1810, plusieurs de ces présents furent exhibés dans une niche à la porte du sérail ; entre autres la tête du pacha de Bagdad, un brave jeune homme, coupée par ruse, après une résistance désespérée. (La promesse d'Abydos ; note pour la st. 7 du Chant I.)

... Je contemplai cette porte monumentale surmontée d'un corps de logis avec sa haute arcade moresque, ses quatre colonnes, son cartouche de marbre portant une inscription en lettres d'or et ses deux niches où l'on exposait les têtes coupées. Entre autres, celle d'Ali-Tépélénî, pacha de Janina, y figura sur un plat d'argent. (Gautier ; *Constantinople*, p. 337.)

Dans un carrefour étroit du marché, beaucoup d'hommes étaient réunis en cercle. Nous crûmes au premier abord qu'il s'agissait d'une lutte de jongleurs ou d'une danse d'ours. En fendant la foule, nous vîmes à terre un corps décapité, vêtu d'une veste et d'un pantalon bleus, dont la tête, coiffée d'une casquette, était placée entre ses jambes, légèrement écartées. [...] Nous nous éloignâmes avec dégoût de cette scène, et nous gagnâmes les bazars. Un Arménien nous offrit de prendre des sorbets dans sa boutique, et nous raconta l'histoire de cette étrange exécution.

Le corps décapité que nous avons rencontré se trouvait depuis trois jours exposé dans Balik-Bazar, ce qui réjouissait fort peu les marchands de poissons. C'était celui d'un Arménien, nommé Owaghim, qui avait été surpris, trois ans auparavant, avec une femme turque. En pareil cas, il faut choisir entre la mort et l'apostasie.

[...] Le soir même du troisième jour de l'exposition du corps à Balik-Bazar, trois juifs, selon l'usage, le chargeaient sur leurs épaules et le jetaient dans le Bosphore parmi les chiens et les chevaux noyés que la mer rejette çà et là contre les côtes. (Nerval : *Voyage en Orient*, p. 606-607.)

Renégats

... C'était Alp, le renégat de l'Adriatique ! / De Venise — d'une race valeureuse de parents nobles — il tirait ses origines ; mais depuis peu exilé de ses rivages, contre ses compatriotes il portait les armes qu'ils lui avaient apprises à porter... (Le Siège de Corinthe, st. 3-4.)

C'est dans ce téké, ou couvent, que se trouve le tombeau du fameux comte de Bonneval, ce renégat célèbre qui fut longtemps à la tête des armées turques et lutta en Allemagne contre les armées chrétiennes. Sa femme, une Vénitienne qui l'avait suivi à Constantinople, lui servait d'aide de camps dans ses combats. (Nerval : *Voyage en Orient*, p. 612.)

Pirates

Par groupes dispersés sur le sable doré, ils jouent — boivent — discutent — ou attendent le feu ; choisissent leurs armes — chacun se voit assigné sa lame et regarde d'un œil indifférent le sang qui en obscurcit la brillance ; certains réparent les barques, remplacent un gouvernail ou une rame, pendant que d'autres, solitaires, vont rêver près du rivage ; installent des collets pour les oiseaux sauvages, ou étendent au soleil les filets ruisselant ; observent au loin une tache qu'ils prennent pour une voile, avec des yeux qu'emplît la convoitise ; racontent une fois de plus leurs nombreuses nuits d'attaque, et se demandent d'où viendra la prochaine proie qu'ils saisiront... (Le Corsaire, Chant I, st. 2.)

Un pirate grec s'approche de nous pendant que la frégate est à quelques lieues en mer à la poursuite d'un bâtiment suspect. Le brick grec n'est qu'à une encablure de nous ; nous montons tous sur le pont : nous nous préparons au combat ; nos canons sont chargés ; le pont est jonché de fusils et de pistolets. Le capitaine somme le commandant du brick grec de se retirer. Celui-ci, voyant vingt-cinq hommes bien armés sur notre pont, se décide à ne pas risquer l'abordage. Il s'éloigne, il revient une seconde fois et touche presque à notre bâtiment. Nous allons faire feu. Il se retire et s'excuse encore et reste pendant un quart d'heure à portée de pistolet. Il prétend qu'il est comme nous un bâtiment marchand rentrant dans l'Archipel. J'observe son équipage. Jamais je n'ai vu des figures où le crime, le meurtre et le pillage fussent écrits en plus hideux caractères. On aperçoit quinze ou vingt

bandits, les uns en costume albanais, les autres avec des lambeaux d'habits européens, assis, couchés ou manœuvrant sur son bord. Tous sont armés de pistolets et de poignards dont les manches étincèlent de ciselures d'argent. Il y a du feu sur le pont, où deux femmes âgées font cuire du poisson. Une jeune fille de quinze à seize ans paraît de temps en temps parmi ces mégères. Figure céleste, apparition angélique au milieu de ces figures infernales. Une des vieilles femmes la repousse plusieurs fois dans l'entrepont, elle descend en pleurant ; une dispute s'élève apparemment à ce sujet entre quelques hommes de l'équipage. Deux poignards sont tirés et brandis : le capitaine, qui fume nonchalamment sa pipe accoudé sur la barre, se jette entre les deux bandits, il en renverse un sur le pont ; tout s'apaise ; la jeune Grecque remonte, elle essuie ses yeux avec les longues tresses de ses cheveux ; elle s'assied au pied du grand mâât. Une des vieilles femmes est à genoux derrière elle et peigne les longs cheveux de la jeune fille. Le vent fraîchit. Le pirate grec met le cap sur Cerigo et en un clin d'œil il se couvre de voiles et n'est bientôt plus qu'un point blanc à l'horizon. (Lamartine : *Voyage en Orient*, p. 143.)

Derviches

Entre autres signes de réjouissance, voyant une troupe de ses serviteurs danser à la manière des derviches, qui tournent comme sur un pivot, il comprit que c'était là la danse pyrrhique, cette danse si martiale pour laquelle les Levantins se montrent si partiiaux. (Don Juan, Chant III, st. 29.)

Immobilisés au milieu de l'enceinte, les derviches semblaient s'enivrer de cette musique si délicatement barbare et si mélodieusement sauvage, dont le thème primitif remonte peut-être aux premiers âges du monde ; enfin, l'un d'eux ouvrit les bras, les éleva et les déploya horizontalement dans une pose de Christ crucifié, puis il commença à tourner lentement sur lui-même, déplaçant lentement ses pieds nus, qui ne faisaient aucun bruit sur le parquet. Sa jupe, comme un oiseau qui veut prendre son vol, se mit à palpiter et à battre de l'aile. Sa vitesse devenait plus grande ; le souple tissu, soulevé par l'air qui s'y engouffrait, s'étala en roue, s'éleva en cloche comme un tourbillon de blancheur dont le derviche était le centre.

Au premier s'en était joint un second, puis un troisième, puis toute la bande avait suivi, gagnée par un vertige irrésistible.

Ils valsaient, les bras étendus en croix, la tête inclinée sur les épaules, les yeux demi-clos, la bouche entr'ouverte comme des nageurs confiants qui se laissent emporter par le fleuve de l'extase ; leurs mouvements, réguliers, onduleux, avaient une souplesse extraordinaire ; nul effort sensible, nulle fatigue apparente ; le plus intrépide valseur allemand serait tombé mort de suffocation ; eux continuaient de tourner sur eux-mêmes comme poussés par la suite de leur impulsion, de même qu'une toupie qui pivote immobile au moment de la plus grande rapidité, et semble s'endormir au bruit de son ronflement.

Chose surprenante, ils étaient là une vingtaine, peut-être davantage, pirouettant au milieu de leurs jupes épanouies comme le calice de ces gigantesques fleurs de Java, sans se heurter jamais, sans se désorbiter de leur tourbillon, sans perdre un seul instant la mesure marquée par les tarboukas. (Gautier : *Constantinople* ; p. 175-176.)

Bientôt la ronde commence — cela n'est pas assez vanté ; chacun a une extase particulière, vous pensez aux rondes des astres, au songe de Scipion, à je ne sais quoi ? Un jeune homme, les bras tout levés et la figure perdue de volupté ; un autre qui ressemblait à un archange, avec un air d'autorité ; un vieux, pointu, à barbe blanche ; un de teint blanc jaune (maladie de cœur ?), de même teinte morte que son bonnet de feutre. Mouvement de leur robe qui tourne encore et les draperie. (Flaubert : *Voyage en Orient* ; p. 367.)

Paysages bibliques

Sur les berges du Jourdain s'égarèrent les chameaux des Arabes ; sur la colline de Sion prient les sectateurs du Faux Dieu ; l'adorateur de Baal s'incline sur les pentes du Sinaï. — Cependant là — là même — oh Dieu ! sommeillent tes foudres : / Là — où ton doigt brûlant sculpta la tablette de pierre ! Là — où ton ombre se montra à ton peuple !, ta gloire enveloppée dans son habit de feu : Toi — que nul vivant ne voit sans qu'il n'expire ! (Mélodies hébreuses : "Sur les berges du Jourdain", st. 1-2.)

J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique avec ce plaisir qu'inspirent la solitude et la nature ; j'avais visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même intérêt l'Eurotas et le Céphise ; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non seulement ce fleuve me rappelait une

antiquité fameuse et un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes, mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun lieu ne peut inspirer. (Chateaubriand : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, p. 325.)



2. Évocations de Byron dans les récits de voyages en Orient

En sortant de chez lui, nous nous rendîmes au palais de Vély-Pacha, pour rendre visite à son fils Mehmet-Pacha, un des jeunes gens les plus intéressants que nous eussions jamais vus. C'est le jeune homme dont lord Byron parle si favorablement dans sa note sur *Childe-Harold*, et il n'en dit certainement pas trop. (Thomas Smart Hughes : *Voyage à Janina en Albanie, par la Sicile et la Grèce* ; trad. inconnu ; Gide, 1821 ; t.1, p. 221.)

Celui dont on me parla ensuite était le vieux Suleiman-Aga, l'ancien gouverneur d'Athènes, connu en Angleterre pour avoir été le compagnon de lord Byron, et que le poète nous représente comme l'être le plus sociable qui ait jamais croisé ses jambes devant une table. [...] Il avait coutume de raconter des histoires assez piquantes sur la bizarrerie dont lord Byron lui avait donné des preuves en Grèce ; et dans l'appartement de mon ami, M. L..., il reconnut un portrait de ce grand poète, qui cependant, nous dit-il, n'était pas aussi beau que l'original ! (Charles Mac Farlane : *Constantinople et la Turquie en 1828* ; trad. M. Nettement ; Moutardier, 1829 ; p. 81-82.)

Injustement accusé par lord Byron dans ses notes mordantes sur Athènes, M. Gropius ne rendait point offense pour offense à la mémoire du grand poète ; il s'affligeait seulement que son nom eût été traîné par lui d'éditions en éditions, et livré à la rancune des fanatiques ignorants de l'antiquité... (Lamartine : *Voyage en Orient*, 1835 ; p. 164.)

Au-delà de la vieille ville, dans la carrière de granit sur la berge du fleuve, on trouve en abondance l'*asclepias* aux larges et grasses feuilles pleines d'un suc laiteux, aux fleurs couleur de meurtrissure, au fruit vert et tenant au dehors, au-dedans tout poussière, véritable pomme du lac Asphaltide, mentionnée par Tacite, et mise en œuvre poétique par lord Byron. (Eusèbe de Salles : *Pérégrinations en Orient* ; Pagnerre, 1840 ; p. 61-62.)

J'ai rencontré en Orient beaucoup d'autres personnes qui ont connu aussi lord Byron et qui m'en ont parlé ; ce que j'en ai appris a éveillé ma curiosité et m'a donné l'envie de connaître les ouvrages de ce grand poète, que je ne connaissais qu'imparfaitement ; je viens de lire quelques-uns de ces beaux poèmes sous le ciel qui les a inspirés, en présence de ce soleil et de cette mer qui animaient le génie du chantre d'*Harold*. Lord Byron est devenu pour moi un compagnon de voyage dont les récits poétiques m'intéressent, et je puis le compter au nombre des connaissances que j'ai faites en Orient. (Joseph-François Michaud : *Correspondance d'Orient (1830-1831)* ; Grégoir & Wouters, 1841 ; p. 146.)

Je fus, à Zitza, sur la foi de lord Byron et des gracieuses stances de son pèlerinage :

« Montagne monastique de Zitza, refuge heureux et sacré, » etc.

Ce site, quelque romantique qu'il puisse être, me parut inférieur aux vers qu'il a inspirés. Je n'en trouvai pas moins un plaisir intime à rêver sous ces vieux arbres, à chercher des yeux l'Achéron qui fuit au fond de la vallée, et à laisser les feux du jour s'amortir et s'éteindre, tandis que je relisais le deuxième chant de *Child-Harold* sur ces gazons que lord Byron avait foulés : « Dodone, antique Dodone, s'écrie-t-il, où est ta sainte forêt, ta fontaine prophétique et la vallée dont l'écho redisait les paroles de Jupiter ! » Le poète venait de passer sous les ruines mêmes de cette Dodone qu'il cherchait ; mais on lui avait laissé ignorer qu'en gravissant, à sa droite, une montagne qui borde la route de Janina, il aurait trouvé sur son plateau, et sous le nom de *Gardi-Kopulo*, l'enceinte cyclopéenne de l'ancienne cité du maître des dieux. (Joseph d'Estournel : *Journal d'un voyage en Orient* ; imp. de Crapelet, 1844 ; t. 1, p. 47-48.)

Lord Byron, ce grand sceptique de la poésie et de l'amour, voulut savoir un jour si l'antiquité avait dit vrai, et passa d'une rive à l'autre à la nage : audacieux commentaire qui vaut bien, on en conviendra, le brouet noir de Dacier. Lord Byron faillit périr dans sa tentative. J'aime mieux, même pour l'honneur de muses, qu'il soit mort à Missolonghi. (Antoine de Latour : *Voyage de S. A. R. le duc de Montpensier à Tunis, en Égypte et en Grèce* ; Arthus Bertrand, 1847 ; p. 143.)

Deux souvenirs seuls y rappellent l'imagination rêveuse, l'un vieux comme ces ondes, l'autre récent comme nos jours : les traversées nocturnes de Héro et de Léandre, et la traversée à la nage de lord Byron : cette traversée était l'orgueil de ses souvenirs. Il y revient dix fois dans ses vers, dans ses notes, dans ses conversations, dans ses mémoires. C'est là qu'il conçut ou qu'il écrivit un de ses plus beaux poèmes, la *Fiancée d'Abydos*. Laquelle de ces deux légendes de Héro et de Léandre, ou de la fille de Giaffir, sera plus célèbre et plus éternelle sur ces flots, dans la postérité ? Ces vers le savent ; je ne pouvais m'empêcher de me les réciter à moi-même en contemplant les cyprès d'Abydos se dressant en noir sur les turbans du champ des morts ! (Lamartine : *Nouveau voyage en Orient*, 29 juin 1850 ; *Œuvres complètes de Lamartine, publiées et inédites* ; chez l'auteur, 1863, t. 33, p. 31.)

En voyant Scutari se dessiner au loin sur son horizon découpé de montagnes bleuâtres, avec les longues allées d'ifs et de cyprès de son cimetière, je me rappelai cette phrase de Byron : « Ô Scutari ! tes maisons blanches dominant sur des milliers de tombes, — tandis qu'au-dessus d'elles on voit l'arbre toujours vert, le cyprès élancé et sombre, dont le feuillage est empreint d'un deuil sans fin, comme un amour qui n'est pas partagé ! » (Nerval : *Voyage en Orient*, 1851 ; p. 669.)

Je me trouvai le plus grand sot du monde de ne pas savoir l'arménien ; et cependant on peut, sans avoir eu une éducation négligée, ignorer cet idiome. Je me reprochai de n'avoir pas fait, comme lord Byron, des études préalables au couvent des lazaristes de Venise... (Gautier : *Constantinople*, 1854 ; p. 377.)

Pendant toute la traversée des Dardanelles, je pense à Byron : c'est là sa poésie, son Orient, Orient turc à sabre recourbé ; — sa traversée à la nage était rude. (Flaubert : *Voyage en Orient*, posthume (voyage en 1849-1851) ; p. 363.)

Le roi se montre ordinairement au balcon. Il est encore jeune et porte avec distinction ce beau costume albanais qu'avait adopté lord Byron. (Abbé Azaïs et C. Domergue : *Journal d'un voyage en Orient* ; Seguin, 1858 ; p. 367.)

Héro, Léandre, Hellé, ont laissé leur mémoire à cette terre désolée. De nos jours, la poésie y revient avec Lamartine, le sublime voyageur, et Byron, qui répète assez inutilement l'exploit de Léandre. (Léon Verhaeghe : *Voyage en Orient* ; Librairie internationale, 1865 ; p. 70.)

Un vent se lève, qui souffle de la côte voisine du Péloponèse, et nous mettons à la voile pour rentrer plus rapidement au Pirée. Peu de temps après, derrière Salamine, la lune, toute sanglante, monta au ciel et, graduellement, étala toute sa clarté sur la mer frissonnante. À cent pas de notre bateau, qui filait comme une flèche sur les vagues lumineuses, la côte d'Égine s'enlevait en relief, pareille à une grande muraille d'ébène, et quelques grandes étoiles rouges flamboyaient dans la montagne, feux de joie allumés par les bergers. Au-dessus du mât, les mouettes blanches battaient des ailes et poussaient des cris aigus. D'abord, dans cette nuit merveilleuse, je vis se dégager vaguement le corsaire de Byron, dont l'âme était libre et les pensées sans limites sur les flots joyeux de la mer sombre ; puis, le romantisme superbe de Byron ne m'a plus suffi, et tout naturellement, j'ai senti que je naviguais en pleine *Odyssée*. (Joseph Reinach : *Voyage en Orient* ; charpentier, 1879 ; p. 83.)